

Quatrième partie : 1934-1935

---

1934

○○○○○○

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**Alger 8-1-34**

Croyez que j'ai bien regretté, chère Mademoiselle, de vous faire faux bond. Vous avez eu la gentillesse de ne pas m'en vouloir, et d'accepter d'avoir été un peu l'œuvre de ce départ, ce qui est le comble ! Je ne vous dirai pas qu'en huit jours d'Algérie, j'ai augmenté de poids de dix kilos, mais enfin je respire et je dors, choses que je ne faisais plus à Paris. Il fait ici un jour de pluie diluvienne, et deux jours de soleil radieux. Mais surtout la tranquillité, et le silence.

Je vous parlerai moi-même de Montaigne, comme vous me le conseillez. Vous devez avoir reçu l'Ami d'Edouard (je suis tellement africain que j'écrivais : l'ami des douars !).

Enfin, (comme disait Louis XV à la fin de ses lettres à une de ses amies), enfin, je ne vois plus rien à vous dire.

A bientôt

Mes meilleurs souvenirs

MONTHERLANT

○○○○○○

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

**11 janvier 1934**

Cher Monsieur, vous êtes un ange. Mais je suis persuadée que M. Doumic vous eût laissé partir de toutes façons et que je n'y suis pour rien.

Merci pour l'ami d'Edouard. Je vous ai écrit une petite carte ce matin pour vous remercier.

Savez-vous, délectable Ry, qu'il n'a pas suffi de plus de 48 heures pour que le veau aux nouilles de l'autre soir se soit transformé dans mon imagination en taureau vivant avec, à la pointe de ses cornes, des guirlandes d'un macaroni qui n'en finit plus ? C'est beau, l'imagination ! **Je me rappelle qu'en 1931, quand vous étiez absent, je passais presque tous les soirs sous vos fenêtres de la rue de Bourgogne pour voir si elles étaient allumées** (1), si vous étiez revenu. La lumière ! La lumière ! J'imaginai la rage de joie qui me terrasserait le soir où, après deux ans d'obscurité, j'apercevrais la lumière. Paris s'anéantissait devant mes yeux. Des rivières de fleurs coulaient du ciel. Des palais surgissaient avec des colonnes de porphyre où s'étiraient des khosroès endormis. Toute la Méditerranée était dans le ciel et le parfum chaud des bruyères. Et de tous les côtés s'élevaient dans le ciel en planant comme des mouettes des centaines et des centaines de mille de sexes mâles et femelles entrelacés.

Ainsi je rêvais dans les nuits d'hiver face au palais Bourbon et traversant le boulevard St-Germain entre les clous.

Zeus un jour apparut à une mortelle sous l'aspect d'une pluie d'or. C'est un peu comme cela que vous m'apparaissez. Aussi je frémis d'horreur en apprenant que vous avez pu grossir de 10 kgs. Arrêtez, malheureux, arrêtez ! Le ventre est mortel à mon amour. Dix centimètres de ventre en plus et tout mon amour fout le camp.

A vous, noble ami. Reposez- vous bien et maigrissez. Quand vous serez de retour, vous me téléphonerez. Nous déciderons alors d'un jour où vous viendrez dîner avec les Montaigne.

Alice

Note : phrase soulignée par Montherlant avec Vu dans la marge.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 11 janvier 34

(même date que la lettre précédente, mais cette fois sur une carte postale représentant le château de Chenonceau)

Cher Monsieur,

J'ai reçu ce matin vos « Morts perdues » avec la dédicace, et je vous en remercie. Vous êtes bien gentil. Maintenant, j'aimais mieux la version de la Revue des Deux Mondes ; je trouve que, groupées sous le thème « la vertu de prudence », vos idées avaient plus de force.

A vous, bien affectueusement.

Papa est parti pour le Maroc et il sera absent tout le mois.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 29 janvier 1934

Cher Monsieur,

Il y a deux articles sur vous que j'aurais bien voulu que vous me fassiez parvenir quand l'Argus de la presse vous les aura communiqués.

Le premier a paru dans l' « Etudiant catholique » de nov. 1933, le deuxième dans la « Flamme » de Lyon, déc.1933. Ils me paraissent importants.

Le boulevard St-Germain et l'avenue de l'Opéra, tout pourris et brûlés de mes rêves sur vous, sont maintenant dans un joli état. Vos bons amis de la Droite se sont conduits comme des Sioux. Ils ont pris d'assaut des autobus. Ils ont brûlé des kiosques à journaux. Ils ont défoncé des pissotières. Tout ceci sous l'œil des 40.000 youpins venus d'Allemagne. Joli spectacle en vérité ! Le désordre dans toute son horreur. Et dire que tout cela ne peut finir que si nous trouvons parmi nous un Napoléon ou un Hitler qui nous fera marcher au fouet. L'ordre et la trique. Ou bien la liberté et l'anarchie.

N'y a-t-il pas moyen de sortir de ce dilemme ? Un dictateur ? Mais si je refuse de lever mon bras droit quand cent mille personnes autour de moi le lèvent ? Un système par le seul fait qu'il a triomphé et qu'il devient l'expression de la majorité m'est odieux. Il y a dans le triomphe un abaissement de vertu que doit bien sentir le triomphateur.

J'ai essayé de lire « Volupté » de Sainte-Beuve. Comme je déteste cela ! Quelle bouillie d'âme ! Tout ce qu'il y a en moi d'impudeur rayonnante et saine est rebuté par cette cuisine. Quel piètre amant ce devait être, ce Sainte-Beuve. Un impuissant peut-être. Sans doute un taré. Se jeter dans la bondieuserie quand on désire une femme et quand la femme vous désire, cela me paraît piteux au dernier degré. Pouah ! Je place « Volupté » de Sainte-Beuve à côté de livres que je déteste le plus : « Paul et Virginie » de l'abbé de Saint Pierre, et « Sagesse et destinée » de Maeterlinck.

Cher Monsieur, je veux vous avouer quelque chose. Ne soyez pas irrité. Pendant le mois que vous avez été absent, je vous ai fabriqué un tour de cou en soie et je voudrais bien que vous l'acceptiez. Dites-moi oui. Je serais contente.

Avez-vous vu « Coriolan » au Théâtre français ? C'est magnifiquement bien. Je vous supplie de l'aller voir ; Coriolan, c'est vous.

Au revoir, cher Monsieur, je dépose à vos pieds un perce-neige.

Alice.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**Alger 2-2-1934**

Chère Mademoiselle,

Vous déposez à mes pieds un perce-neige. C'est bien. Mais les Arabes d'ici ont une singulière habitude : ils portent quelques fois une fleur la tige introduite dans leur narine. Je ne sais pourquoi je m'imagine avec votre perce-neige dans le nez.

Vos idées sur la dictature, le désordre sont bien confuses. Je vois surtout que vous n'aimez pas le désordre. Irez-vous jamais, en ce sens, aussi loin que moi ? Je n'ose vous dire – à cause de leur violence – les sentiments que j'éprouvais en voyant les photos, dans les papiers publics, des lycéens renverseurs de kiosques. Mais toute foule en est là. Et la foule a quelques fois contribué à édifié (sic) - sans s'en douter – des choses assez grandes. Je conclus avec ces deux mots de Suarès (1) : « L'action se fait avec les hommes ; de là qu'elle est si impure ». Et l'autre : « L'intelligence chasse la foi. Avec la foi s'en va l'action. » Goethe a dit en d'autres termes la première de ces pensées. Et bien entendu la fameuse phrase sur l'injustice et le désordre.

Bien entendu, je suis Coriolan ! Mais sûrement, je ne succomberais pas aux larmes d'une mère, moins encore d'une épouse. Et probablement je ne trahirais pas. Mais il y a tant de façons de trahir ! Sans doute, je ne me vois pas allant offrir mes services au 2ème bureau allemand. Mais il y a une défiance et une désaffection que l'on éprouve pour ses compatriotes qui est aussi grave que l'acte de Coriolan.

Qu'est-ce que c'est que ce tour de cou ? Non, non et non ! Plutôt la mort. D'abord, je croyais qu'il n'y avait que les caniches qui avaient des tours de cou. Comme vous perdez facilement tout bon sens, tout sens de la réalité, tout sens de ce qui peut se retourner contre vous ! Ce n'est pas un hippogriffe, ce sont des centaines d'hippogriffes qui peuplent votre ciel intérieur.

M.

Note (1) : **André Suarès**, né à Marseille le 12 juin 1868 et mort à Saint-Maur-des-Fossés le 7 septembre 1948, est un poète et écrivain français. Il est inhumé le 8 juillet 1950 dans la commune des Baux-de-Provence. Gabriel Bounoure l'a défini comme « le grand témoin de la grande crise de sa génération, quand on ne pouvait même pas croire à la vie, sauf sous cette forme sublime qu'on appelle art. »

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 8 février 34

(un X tracé par Montherlant en tête de la lettre)

Cher Monsieur, qu'est-ce que nous pourrions faire pour le pays ? Tout fume et flambe en moi-même. Vous devriez rentrer. Nous ne sommes pas trop à vouloir le salut du pays.

Le terrible dans cette histoire, c'est que le peuple est bien d'accord pour flanquer à la porte tous les députés. Mais après ? Supposez qu'à la prochaine séance de la Chambre, les émeutiers arrivent (comme ils y sont presque arrivés mardi) à envahir le Palais-Bourbon. Mais quel sera le mot d'ordre ? Comment arriver à s'entendre ? Il n'y a pas de parti dominant en France et c'est cela, justement, qui m'inquiète.

Quand les Espagnols ont fait leur révolution, en 32, ils voulaient la république. Quand les Allemands ont fait la leur, en 33, le parti nazi représentait déjà l'immense majorité. Mais nous, qu'est-ce que nous voulons ? Où est notre majorité ? Mettre un roi à la tête est de la foutaise. Dans huit jours il serait balayé.

Au cas où l'émeute triompherait (ça en a tout l'air) il faudrait que les gens de bien se tiennent les coudes pour empêcher, à tout prix, que le pouvoir soit escamoté au profit d'une minorité. Et exiger ceci :

1°) Dissolution de la Chambre et nouvelles élections.

2°) Que les députés actuels ne soient plus éligibles à la nouvelle Chambre.

Cela seul calmerait la population et rétablirait la justice. Mais comment l'espérer ? Cher Monsieur, que puis-je faire pour aider mon pays ? Pour que la justice soit ?

Votre lettre est charmante. Vous me grondez mais vous avez de la sympathie. Comme je vous remercie d'avoir de la sympathie. **Et comme j'en ai pour vous. Je plonge dans votre tendresse comme dans un bain**, (1) certaine que j'aimerais mieux mourir plutôt que de démériter à vos yeux.

**Comme vous avez confiance en moi, en ce qu'il y a de meilleur en moi ! Jamais vous ne songez à profiter de mon intempérance de langage ou d'idées. Et ceci parce que vous êtes noble. Comme je vous aime de pouvoir avoir de l'estime pour vous ! La situation serait intenable pour d'autres que nous deux, après ce que nous nous sommes dits. Et dire que nous nous revoyons chaque fois avec la même aisance, la même franchise, la même gaîté ! La combinaison homme noble et femme pure (et je n'ai pas dit pudique) est décidément exquise.** (2)

Un second perce-neige à vos pieds.

Alice.

Notes :

(1) Trait en marge tiré par Montherlant

(2) idem

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 18 février 1934, Neuilly

Cher Monsieur,

Je me demande si vous êtes rentré. Vous parliez de trois semaines.

Ecoutez-moi, je pense toujours à ce livre sur vous. Nous avons bien peu de chances de trouver un public étendu avec un titre comme celui-ci : « Montherlant, Etude de son œuvre, par Alice Poirier ».

L'argent, je m'en fous, vous le savez. On ne désire pas ce qu'on a. Mais j'aimerais la notoriété. Pour vous et pour moi. Autrement dit, j'aimerais trouver un public. Ne croyez-vous pas qu'en intitulant mon livre : « Lettres à Montherlant, par Alice Poirier », nous intéresserions davantage ? J'ajouterai que la forme « lettre » c'est la forme littéraire qui m'est naturelle.

Je suis gênée pour écrire une thèse ou un article de critique. Mais pour écrire une lettre, cela coule de source. Cela me permettrait aussi d'utiliser mes trouvailles poétiques, de faire de ces « lettres » quelque chose d'original, presque une œuvre d'art.

Je n'ai pas assez de talent pour écrire un roman ou une tragédie, mais j'en ai trop, je crois, pour me confiner au rabâchage de professeur où je ne réussis d'ailleurs qu'avec les plus grandes peines.

Je voudrais que vous réfléchissiez à cela, cher Monsieur. Dans ces lettres, nous mettrions mes articles de critique sur vous, mais sous une forme aisée et agréable. A côté de cela, certaines de mes idées morales ou politiques qui correspondent ou qui contrastent avec les vôtres, et que je devrais creuser un peu plus. Et puis surtout, à mesure que les lettres se dérouleront – nous les distribuerions sur plusieurs années.

Une gentillesse croissante envers vous de façon à exciter agréablement l'intérêt du lecteur sans jamais arriver à l'indiscrétion. Autrement dit, nous suivrions la réalité, mais en élaguant et en transposant.

Je voudrais que vous étudiiez ce projet à tête reposée, cher Monsieur. Vous savez qu'après l'amour, la seule chose à laquelle je porte quelque intérêt, c'est la gloire. L'amour et la gloire, ces deux cariatides de mon âme. Si je pouvais conquérir la notoriété en en faisant rejaillir le lustre sur vous, cela me ferait énormément de plaisir. Pourquoi le cacher puisque cela est ? Je me fous de l'argent. Les mondanités me sont en horreur. Je n'aime ni les bijoux ni les robes de soie. Mais j'aime la gloire.

Au revoir, divin. Si vous êtes de retour, pourquoi ne viendriez-vous pas jeudi à la maison ? Mais en ce cas, prévenez-moi, S.V.P.

Alice.

Je m'aperçois que toutes mes idées et tous mes projets tourbillonnent autour de vous. Vous vous rappelez « le pacte à deux » ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

22 février 34

Cher Monsieur,

J'ai appris avec plaisir que vous étiez de retour ; mais nous n'avons pas de chance ; je suis moi-même sur le point de partir pour le Maroc. Je n'aimerais pas vous voir au Cercle Littéraire ; après trois fois, je n'y ai plus remis les pieds tellement

c'était rasant. La Bibliot. Nationale serait mieux ; au moins les bouquins sont sympathiques, et les Atlantes porteurs de bouquins également.

J'ai un tas d'idées sur vous .Et j'aimerais voir vos dessins puisque je m'occupe d'art. A bientôt, cher Monsieur et gentiment à vous.  
Alice Poirier.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 28 février 1934

Mon cher ami,

Voulez-vous venir lundi prochain 5 mars ? Vous viendriez entre cinq et cinq heures et demie. Nous dînerions ensemble ce qui nous permettrait d'avoir beaucoup de temps à nous pour parler. Vous savez que je n'aime pas beaucoup les choses précipitées. Confirmez-moi ceci, s.v.p.

J'ai lu le Montaigne avec grand plaisir. Ce que j'apprécie surtout en lui, vous vous en doutez, c'est qu'il n'est pas pudique. La pudeur, ce vice honteux, et qui mériterait d'être traqué à coups de pierres.

Bonsoir, rayon de miel. J'ai été réveillée ce matin par des trilles d'oiseaux qui m'ont fait souvenir que je vous aimais,  
Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

1 mars 1934

Chère Mademoiselle,

Entendu lundi à 5<sub>h</sub>, mais je ne pourrai rester dîner.

A vous

Montherlant

oooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 11 mars 1934

(Un X tracé par Montherlant en tête de la lettre)

Cher Monsieur,

L'indignation m'étouffe. Figurez-vous que mon éditeur trouve qu'il ne me doit que 22 frs 50 de droits d'auteur pour l'année 1932-1933 ! Et dire que je lui ai payé 20.000 frs l'impression de ma thèse ! Vous me disiez l'autre jour que les affaires allaient mal. Je m'en aperçois.

Qu'est-ce que vous a dit votre médecin ? Vous ne croyez pas que des massages vous feraient du bien ? Si j'étais votre femme, je vous frictionnerais le derrière avec un gant.

Cher Monsieur, quand retournez- vous à la Bibliothèque ? Vous seriez aimable de me le dire un peu à l'avance et j'irais aussi. Après la fermeture nous pourrions acheter des choses à manger, des œufs, etc..., et ensuite les faire cuire chez vous. Ce serait très gentil. On est beaucoup mieux chez vous ou chez moi que dans les thés ou les restaurants, ne trouvez-vous pas ? Et puis, il ne fait plus froid du tout. J'ai compté 3 perce-neige l'autre jour dans mon jardin.

Vous me disiez que vous preniez quelquefois des taxis pour faire une promenade à la campagne ? Pourquoi ne vous prendrais-je pas avec mon auto ? J'emmènerais Papa avec vous pour plus de sûreté.

**Cher Monsieur, je pense que je puis vous faire quelque bien avec mon amitié. C'est de faire en sorte que vous m'estimiez toujours. Ce n'est pas tant par réserve que je ne vous saute pas au cou. C'est pour ne pas vous décevoir, c'est pour que je ne voie pas de la tristesse dans vos yeux. Naturellement je suis embêtée que vous ne soyez pas mon mari. Mais je serais encore beaucoup plus embêtée si je vous voyais triste à cause de moi. Cette gentillesse d'âme – beaucoup plus que la pudeur – me maintient dans l'héroïsme. (1)**

A vous, Alice

Note : (1) Un trait vertical de Montherlant le long de ce paragraphe.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 23 mars 1934

Cher Monsieur,

Merci pour vos poèmes que j'ai reçus hier. Merci aussi pour la dédicace.

Vous me demanderez peut-être lequel me plaît davantage ? Sans contredit celui qui est dédié à la « chevale rose » J'ai toujours pensé que vous étiez mieux inspiré, plus magnifiquement, par les canassons que par les femmes. Cela dit sans reproche. Je sens comme vous. L'amour que je porte à Khosroès est plus parfait, sinon plus profond que celui que j'ai pour vous. Khosroès ne déçoit jamais. Khosroès n'a pas d'opinion sur le 6 février. Je ne saurais vous dire à quel point cela me paraît supérieur.

Si je vous aime ? Je ne sais pas.

Vous me décevez souvent. Votre intelligence me déçoit. Tout de même, le point de contact entre vous et moi, c'est encore ce que vous avez de commun avec ce chat, la simplicité. Dans les moments exquis entre vous et moi, j'ai le sentiment de partager un pain avec vous, de vous en donner la moitié, de vous dire : « Mangez, soyez content ». Il n'est pas question d'intelligence. Et rien n'est plus adorable que cette entente dans ce qui n'est point frelaté.

Cet amour pour ce qu'il y a, dans l'homme, d'animal, de non frelaté, me mène assez loin. Baudelaire (et les poètes en général) cherchent les femmes primitives. Non seulement je cherche l'homme primitif (et qui le serait plus qu'un grand poète ?) mais j'imagine une sorte d'acte sexuel à trois. L'homme, la femme, l'animal. Khosroès entre vous et moi.

Je me demande si c'est décent, ce que je vous raconte là, si « cela se dit ». Mais c'est bien ainsi que je le pense.

A vous,

Alice.

Je voudrais ce numéro de la Jeune France de Grenoble où vous faites une analyse du caractère d'Alban et de Dominique.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, lundi 26 mars 1934

Cher Monsieur,

Je me dis qu'il n'est pas sûr que vous alliez mieux demain et que vous puissiez prendre le train comme vous en aviez l'intention.

En ce cas, voulez-vous me téléphoner mercredi matin ? J'avais l'intention de passer l'après-midi à la campagne et je vous aurais cherché avec l'auto. Et j'aurais emmené le chat ? Et le chat et l'air frais vous auraient guéri.

Je n'ai de plaisir que là où vous en avez-vous. Amitié ou amour, peu m'importe, je veux ce que vous voulez. Que je reste votre amie comme maintenant, ou que nous allions plus loin, dans les deux cas je serai la même avec vous. Cette certitude douce m'apporte le calme. (ô calme ! – le rayonnement de mon âme – le triomphe de mon

âme – et pourtant pas de joie ! Je ne suis qu'un feu d'artifice. Eclaboussée de bijoux et d'étincelles. Mais dont l'éblouissement se perd dans la nuit.)

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 30 mars 34  
à l'aube

(Un X tracé par Montherlant en tête de cette lettre)

Cher Monsieur,

Mon téléphone ne marche pas. C'est tout de même dégoûtant cette mécanique. Voulez-vous que je vienne demain après-midi ? Vers trois heures ? Il fait si beau. Je pense que l'air frais vous ferait du bien.

**Est-ce que Dieu existe, très-cher ?**

**Je n'en sais rien. Mais ce dont je suis certaine, c'est que l'âme existe. Ce brûlant désir du bien. Cette volonté d'avoir confiance. Cette générosité. Voulez-vous mettre ma main dans la vôtre et désirer le bien ? (1)**

Alice

Note

(1) Un trait vertical de M en face de ce paragraphe

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 4 avril 1934

Cher Monsieur,

Nous avons voulu changer la voiture. Ce qui a retardé notre départ de huit jours.

Ce soleil. Je me rappelle que l'année dernière, à la même époque et par un même soleil, vous parliez de mariage, et d'avoir quatre enfants. Que s'est-il donc passé ?

**Je vous aime autant que l'année dernière et vous aussi vous m'aimez autant.**

**Cela me fait penser à un poème de votre dernier recueil (p. 81). Peut-être avez-vous pensé à nous deux en le composant. (1)**

Alice

## Avez-vous lu des choses de Katherine Mansfield (2) ? Son Journal ? Ou ses lettres ? Sa gloire m'empêche de dormir.

Notes :

(1) Un trait en marge tiré par Montherlant

(2) **Katherine Mansfield**, Kathleen Beauchamp pour l'état civil, naît le 14 octobre 1888 à Wellington en Nouvelle-Zélande. Elle publie son premier texte à l'âge de neuf ans. En 1903, elle part étudier au Queen's College de Londres, où elle fait la connaissance d'Ida Constance Baker avec qui elle restera amie jusqu'à sa mort, et de Beatrice Hastings, son aînée de neuf ans dont elle devient la maîtresse. C'est à cette même époque que paraissent les premiers textes publiés sous le nom Katherine Mansfield, du nom de sa grand-mère qui l'a élevée. En 1906, elle retourne en Nouvelle-Zélande, où elle rencontre Edith Bendall, dont elle s'éprend, ce qui provoque un scandale à Wellington. Trois de ses nouvelles sont publiées dans une revue néo-zélandaise. Son père ayant refusé qu'elle se lance dans une carrière de violoncelliste professionnelle, elle entre au Wellington Technical College pour y étudier la dactylographie et la comptabilité. Grâce à l'aide de son amie Ida Constance Baker (souvent nommée L.M., acronyme de Leslie Moore, dans son *Journal*), Katherine retourne en Angleterre en juillet 1908 avec l'assurance d'une pension annuelle de 100 £ que son père s'engage à lui verser, ce qui lui permet de se consacrer uniquement à l'écriture. Elle retrouve alors ses amis les frères Trowell. Bien qu'attendant un enfant de Garnet Trowell, elle épouse George Brown en 1909 pour le quitter le jour même (le divorce fut prononcé en 1913). Elle part alors pour la Bavière, où elle fait une fausse couche. Katherine rencontre Floryan Sobienowsky, qui lui fait découvrir l'œuvre de Tchekhov, dont elle s'inspirera par la suite. En 1910, elle retourne à Londres, où ses nouvelles sont publiées dans le magazine *The New Age*. Le recueil de nouvelles inspiré de son séjour en Allemagne, *In a German Pension (Pension allemande)*, est publié en 1911. Cette même année, Katherine rencontre le critique littéraire John Middleton Murry, qu'elle épousera en 1918. Elle aura entre temps une liaison avec l'écrivain français Francis Carco. Jusqu'en 1914, ses nouvelles sont publiées dans les magazines *Rhythm* et *The Blue Review*. Katherine Mansfield et John Middleton Murry font la connaissance de D.H Lawrence et de sa femme Frieda, avec lesquels ils se lient d'amitié. Lawrence fait un portrait de Katherine sous les traits du personnage de Gudrun dans *Femmes Amoureuses*. Lawrence, Murry et Mansfield créent la revue *Signature*. Mansfield et Murry ont habité à Hampstead, où aujourd'hui une plaque commémorative est sur leur maison. La Première Guerre mondiale marque un tournant dans la vie de Katherine lorsque son frère Leslie meurt en 1915. Ses écrits sont dès lors plus que jamais tournés vers la Nouvelle-Zélande, avec des liens plus ou moins explicites avec sa propre famille et son enfance. En 1916, *Prelude* est publié. Elle vit alors à Bandol en France. C'est lors d'un séjour en Angleterre l'année suivante qu'elle rencontre Virginia Woolf, avec qui elle est souvent comparée, notamment pour leur utilisation du « *stream of consciousness* » ou monologue intérieur. Virginia Woolf avouera qu'elle n'a été jalouse que d'un seul écrivain, Katherine Mansfield. Elle apprend qu'elle est atteinte de la tuberculose en 1918 et décide de rejoindre le climat plus clément de Bandol. Elle épouse alors John Middleton Murry. Après un court séjour en Angleterre, elle part pour Ospedaletti en Italie, puis pour Menton. Le recueil *Bliss (Félicité)* est publié en 1920. Mansfield part pour Montana (Valais) en Suisse l'année suivante. *The Garden Party* est publié en 1922. Elle écrit sa dernière nouvelle, *The Canary*, en juillet 1922. Le 9 janvier 1923, elle meurt des suites de sa tuberculose à l'institut Gurdjieff situé au Prieuré d'Avon près de Fontainebleau. Elle est enterrée à Avon (Seine-et-Marne). Deux recueils de nouvelles sont publiés après sa mort, *The Dove's Nest* et *Something Childish*, ainsi que ses lettres et journaux. Apprenant sa mort, Virginia Woolf écrira dans son journal « Je ne voulais pas me l'avouer, mais j'étais jalouse de son écriture, la seule écriture dont j'ai jamais été jalouse. Elle avait la vibration. »



Katherine Mansfield (1883-1922)

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, mardi 10 avril 1934

Cher Monsieur,

Nous partons (1) jeudi matin à l'aube. Je vous enverrai mon adresse exacte sitôt arrivée à Menton.

Vous avez parlé à M. Faure-Biguet (2), cher ange, et je vous en remercie de toute mon âme. J'ai lu le long article dans l'Echo de Paris et j'ai envoyé une petite lettre de remerciement à M. Faure-Biguet. Dites-lui encore merci de ma part quand vous le rencontrerez.

J'ai naturellement égaré mes notes de l'année dernière sur Chateaubriand. Impossible de rien retrouver. Voici quelques lignes que je viens d'écrire. Au fond, je me fous de Chateaubriand comme de ma première culotte ; il a un tort immense à mes yeux, l'infortuné ; c'est qu'il est mort. A vous, Alice

Notes:

(1) Dans sa **lettre du 22 février 34** à M, Alice Poirier lui annonçait qu'elle partait au Maroc alors que Montherlant rentrait en France. Un petit jeu d'Alice ? Finalement, elle va avec père et mère à Menton !

(2) **Jacques-Napoléon Faure-Biguet**, né le 1<sup>er</sup> octobre 1893 à Paris et mort le 18 juillet 1954 au Vésinet est un écrivain, journaliste, biographe et auteur de romans policiers sous le pseudonyme de **Jacques Decrest**. Il est le petit-fils du général Paul-Vincent Faure-Biguet. Jacques-Napoléon Faure-Biguet a fait ses études à Paris et fut condisciple de Henry de Montherlant auquel il consacra deux ouvrages. Après la guerre, il dirige la collection de romans policiers *Le Labyrinthe*. Il a écrit notamment *Montherlant, homme de la Renaissance*. Plon, Paris 1925 et *Les Enfances de Montherlant (de neuf à vingt ans)*. Plon, Paris 1941.



Jacques-Napoléon Faure-Biguet (1893-1954)

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

12 avril 1934

A jeudi, cher Monsieur.

Mais il me vient un scrupule ; au fond ce n'est pas très loyal d'avoir l'air de vous épier pendant une heure et sans vous donner les moyens de me reconnaître à votre tour. Je ferai donc mon possible pour trouver une place dans les premiers rangs.

Vous me reconnaîtrez au chapeau que je mettrai sur mes genoux et à mon air de gosse. D'ailleurs point polie du tout. Je suis aussi belle, dans un autre genre, que votre portrait par ce vieux farceur de Carlo Rim.

Amicalement,  
ooo

Alice Poirier

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Menton, Hôtel du Louvre 18 avril 1934

Cher Monsieur,

C'est samedi votre fête. A cette occasion, j'ai pensé vous envoyer quelques fleurs et quelques fruits du pays. J'irai demain au marché et je rassemblerai ce qu'il y aura de plus frais ; excusez-moi : vous savez que dans le système cadeaux-entre-amis, c'est toujours celui qui fait le cadeau qui en a aussi le plus de plaisir.

N'est-ce pas au mois d'avril que nous nous sommes vus pour la première fois ? Vous souvenez-vous ? Cinq années de douceur : je remercie pour ces cinq années-là.

Si vous étiez gentil, Montherlant, vous viendriez quelques jours à Menton. C'est tout de même vexant que passant tous les deux dans le Midi une partie appréciable de notre vie, nous n'arrivions jamais à nous y rencontrer. Et puis, vous êtes à Paris déjà depuis deux mois, c'est le temps maximum que vous puissiez supporter. Ce matin, je me suis promenée dans les solitudes du Cap-Martin ; j'ai pensé à la joie que j'aurais eue si vous aviez été près de moi. Je n'ai aucune envie de connaître un autre jeune homme. Je renoncerai bien simplement au mariage si ce ne peut être avec vous.

Quand on songe à tout ce qu'il y a de gaspillé dans une vie ! A toutes ces possibilités qui retombent mortes ! Je ne puis regarder, sur les sapins de l'Allemagne, cette immense quantité de pollen qui brunit et qui se dessèche sans que mon cœur se serre. (1)

Cher Ry, j'ai lu la première partie de vos « Célibataires ». Et j'en suis toute joyeuse parce que c'est bien. Faut-il vous l'avouer, je craignais un peu quand vous me parliez de « questions d'argent » ; mais je vois avec plaisir que les « questions d'argent » ne tiennent pas toute la place. J'aime vous reconnaître avec vos singularités et avec votre gentillesse, dans le caractère de vos personnages. Je me dis que ces gens singuliers, sans contact avec la vie, insupportables et cependant pleins de cœur, miteux et cependant toujours nobles, harcelés d'ennuis d'argent et méprisant l'argent, ce doit être un peu vous.

Au revoir. Vous verrai-je ici près de moi ? Ou me contenterai-je de vous imaginer près de moi ?

Alice

Note :

(1) Deux traits tirés par Montherlant dans la marge et un double zéro.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

19 avril 1934

Chère Mademoiselle,

Je veux vous dire tout de suite que la R. Hebdomadaire prend votre article et va le passer avant un mois. Le Grix, directeur est un terrible sauteur, et je ne serai sûr que quand je verrai le n° sorti. Mais j'ai bon espoir. L'article étant trop long il m'a demandé une suppression. J'ai supprimé le passage s/ Barrès (2pp1 /2) pas absolument utile, et déplacé dans une revue très fidèle à Barrès. Par ailleurs, il est vrai que l'article est très, très long.

Je suis content que Faure-Biguet ait « marché » si vite. Vous me montrerez un jour son article. Je vais faire passer par lui une vingtaine de lignes s/ votre thèse dans « 1934 ».

Je peux sûrement faire passer qqch. de long dans Comoedia. Mais attendons un peu.

Faure-Biguet a trouvé que vous aviez une « écriture très intelligente ». J'espère qu'il trouve que votre prose est aussi intelligente que votre écriture. Et qu'il a parlé d'autre chose que votre écriture dans son article.

Edouard Champion a trouvé votre « Evolution de M » « très remarquable ».

J'ai lu vos notes. Je voudrais vous en parler longuement et je le ferai sans doute après-demain, voulant faire partir ce billet tout de suite.

A vous

M/

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 23 avril 1934

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 19 et je suis bien contente que vous vous occupiez de ma thèse. Peut-être aurez-vous l'occasion de dire un mot à André Thérive (1) et à Germaine Beaumont (2). Je parle de ces deux-là parce que je sais qu'ils écrivent aussi dans Les Nouvelles Littéraires.

Je suis contente aussi que François Le Grix (3) ait songé à publier mon article. Espérons qu'il persistera. Naturellement vous pouvez faire toutes les suppressions que vous jugerez utiles ; je me fie entièrement à vous.

Dois-je accepter que vous travailliez ainsi pour moi ? Mais je me dis que vous êtes le premier à jouir du plaisir que vous me faites. Doux mystère de l'amitié.

Ci-joint quelques notes que je vous supplie de joindre aux autres. Je me dis avec attendrissement que vous avez dans vos tiroirs tous les matériaux de mon œuvre à venir.

**Au revoir, très cher ami. Je pense avec bonheur à notre amitié, à cette chose si précieuse, si rare, et pourtant réalisée en nous jouant.**

**Car il est bien évident que nous avons un plaisir fou à nous aimer, vous aussi bien que moi. Ne trouvez-vous pas digne de remarque qu'une jeune fille non-catholique ait réussi avec vous là où des jeunes filles catholiques avaient toutes échoué (4) ? Je crois décidément – ne le croyez-vous pas ? – qu'en 1934, lorsqu'on veut prendre l'âme au sérieux, il faut cesser d'être catholique.**

Alice

Notes : (1) **André Thérive** (1891-1967), André Thérive, de son vrai nom Roger Puthoste, né le 19 juin 1891 à Limoges, mort le 4 juin 1967 à Paris, est un écrivain, romancier, journaliste et critique littéraire français.

(2) **Germaine Beaumont** de son vrai nom **Germaine Battendier**, née à Petit-Couronne (Seine-Maritime) le 31 octobre 1890 et morte à Montfort-l'Amaury (Yvelines) le 21 mars 1983, est une journaliste et une romancière française.

(3) **François Le Grix** (1881-1966) est un écrivain français, qui fut directeur de la "Revue hebdomadaire", revue littéraire fondée en 1892 par Fernand Laudet et publiée jusqu'en 1939.

(4) Un trait de Montherlant le long de ce paragraphe.



Germaine Beaumont autour de 1930

-154-

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**24 avril 1934**

Chère Mademoiselle,

Merci pour vos fleurs et fruit. En leur honneur, je vous écris sur du papier bleu.

J'ai lu vos notes. Celles sur le Maroc sont intéressantes. Vous avez bien vu la monotonie et la gentillesse de cette race.

Vos lettres à votre amie sont des divagations quelques fois belles : vous ne manquez pas d'impudeur de me les communiquer. Mais je suis habitué, aussi bien à entendre dire sur moi de pareilles choses, qu'à votre dite impudeur.

Il y a des choses excellentes dans vos notes (j'aime mieux ma concierge seule que 10 génies ensemble.) Vos histoires sur le communisme et l'état corporatif m'ont « assommé ». A moi les vaches !

Vos réflexions sur Les Célibataires m'ont exaspéré. Quel manque de jugement vous avez ! Faut-il vous rappeler que vos meilleures pages sur moi, « l'Evolution », c'est moi qui les ai inspirées ? Vous avez le génie de déformer la réalité, de la voir telle qu'elle n'est pas.

Ainsi, je suis M. de Coantré ! Je suis miteux ! Pauvre ! J'ai honte de vous informer : Qu'en 1927, j'ai offert 10.000 + pour un ms de moi, perdu, Qu'en 1929, j'ai donné 5.000 + à l'Institut Pasteur. Qu'en 1932, j'ai donné 10.000+ à la Croix Rouge du Maroc. Qu'il y a 15 jours j'ai fait don de la totalité de ma pension de blessé à l'Etat.

M. Edouard Champion, ayant fait un laïus sur moi dans un groupement littéraire, m'avait demandé des notes biographiques. Je lui ai communiqué votre « Evolution ». Il en a été enthousiaste, m'a dit que c'était remarquable, et vous cite plusieurs fois dans son laïus qu'il fait imprimer à 500 ex à la librairie de son père (librairie ancienne Honoré Champion).

Il vous en enverra un exemplaire. A vous,

M /

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 26 avril 1934,  
Menton, Hôtel du Louvre

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous dire ceci : vous pouvez très bien donner 25.000 frs à une œuvre et, tout de même, n'être pas très riche. **Remarquez aussi que moins vous serez riche, plus le sacrifice aura de valeur.** (1) C'est donc pour moi qui veux, à toute force, vous trouver admirable, presque une nécessité de vous croire pauvre. Je vous crois pauvre avec délices : laissez-moi à mon bonheur.

Du reste je ne me trompe peut-être pas autant que vous voulez me le faire croire. Un jour que vous aviez bu un peu de chianti, vous m'avez dit « Je suis millionnaire ». J'en ai conclu que vous auriez un million. Or, un million, à 3% d'intérêts, ça ne vous fait pas, chaque année, des sommes fabuleuses. Il faut naturellement ajouter ce que vous gagnez par vos livres mais je suppose que ce ne doit pas être beaucoup en ce moment.

Je tiens d'ailleurs à vous assurer que je suis pauvre moi aussi. Le jour où vous voudrez vous marier pour de l'argent, vous trouveriez facilement une femme plus riche que moi. La seule chose que mes parents pourraient vous offrir c'est de payer notre appartement – qui serait, cela va sans dire, plus confortable que le vôtre en ce moment. Mais ils ne vous donneront jamais des millions.

Remarquez d'ailleurs qu'une femme qui vous apporterait des millions pourrait aussi, si son caractère n'est pas très droit, les dilapider, en peu de temps. Je vous offre de renoncer avec gaîté aux bijoux, autos, fourrures, à tout le luxe superflu. Je vous ferais cuire des harengs le vendredi : cela aussi c'est précieux.

L'argent, divin ami, ne m'intéresse pas du tout. Je veux ou ne pas me marier, me contenter de votre amitié, ou bien alors me marier sans considération d'argent.

Je suis « impudique » ? J'en rougis de plaisir. Vous savez que c'est un magnifique compliment à mes yeux. L'impudeur, lorsqu'elle est alliée à la pureté, c'est tout à fait dans mon « style ». Il eût d'ailleurs été malheureux que vous ne connussiez pas ces jolies phrases que vous avez-vous-même inspirées.

Cher ami, je vous ai confié tous ces papiers pour que jugiez : croyez-vous que le genre « thèse » est ce qui me convient le mieux ? Ne croyez-vous pas que je pourrais écrire un beau livre et qui ne serait pas dans le genre professeur ? J'aurais voulu composer à l'aide de ces matériaux, des « Lettres à Montherlant », et destinées à avoir un grand succès. Qu'en dites-vous ?

Des amis à moi, mon frère et ses amis me demandent des cartes pour le 15 mai. Serait-il possible d'en avoir ?

A vous, Alice

Note :

(1) Un double O de Montherlant dans la marge face à cette phrase.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Menton, 2 mai 1934

Cher Monsieur,

Vous avez lu dans la Revue des Deux-Mondes les lettres de Benjamin Constant et Charlotte de Hardenberg ? (1) « Mon Henri » : comme c'est ridicule ! Je n'aurais jamais l'idée de vous appeler « Mon Henry ». D'abord, ça sonne trop mal. Et puis quoi ! Ce « mon », c'est choquant. On ne devrait jamais dire « mon » ni « ma » à personne.

C'est toujours la solitude ici puisque vous n'y êtes pas. Je me demande s'il y a une plage à Alger, si l'on peut s'y baigner ; je n'y ai été qu'une fois, en janvier 1928, et je ne me souviens pas bien. A ce moment, nous habitions l'hôtel « de l'Oasis » à Mustapha, vous voyez où c'est ? Cher ange, il faudra tout de même que j'engage mes parents à aller à Alger quand vous y êtes ; j'en ai assez de vous voir dans la rue de Richelieu ! Vivement le soleil. Malheureusement jamais mes parents n'iront à Alger en été. Les projets de voyage à deux me tourmentent. Voilà plus de quatre ans que je les roule dans ma tête. Pourvu qu'ils ne se réalisent pas quand j'en aurai perdu le goût.

Cher Monsieur, je me dis que le sentiment que j'ai pour vous, ce doit être surtout de l'amitié. Et c'est à la fois rassurant et exquis. La furie sexuelle n'est que dans mon imagination, Dieu merci ! Que faut-il en conclure sinon que tout est bien et que je ne dois pas regretter de n'être pas troublée ?

Je songe à mon amitié qui est un sentiment grave. Car vous auriez pu être tué pendant la guerre.

Plus je pénètre en moi-même, plus je perçois le fossé qui me sépare de tant d'autres femmes. Il m'est impossible de « souffrir » par amour. La seule souffrance serait pour moi que vous mouriez. Or vous êtes en vie et content, pourquoi souffrir ?

D'autre part, je n'ai pas le « sens catastrophique ». Les journaux qui nous prédisent tous les matins l'incendie du monde m'empêchent d'attacher de l'importance à mes petits embêtements. Avec stupeur je relis l'histoire de Dominique. Pourquoi tout ce drame ? Et pourquoi suis-je si différente ?

Au revoir, cher ami, à bientôt j'espère. Je vous écrirai quand nous rentrerons à Paris.

Alice.

Vous avez lu du Léon Bloy ? C'est Céline projeté dans la grandeur. Ses histoires de derrière ne m'effarouchent pas. Au contraire, il me dit assez. Encore un point, sans doute, où je me sépare des autres femmes, mes sœurs.

Notes :

(1) Charlotte von Hardenbergh, née le 9 mars 1769 - Londres, Angleterre (Royaume-Uni), décédée le 22 mars 1845 - Paris (75), à l'âge de 76 ans. Benjamin Constant fut son troisième mari.

**Benjamin Constant** naît le 25 octobre 1767 à Lausanne, Originaire de l'Artois et devenue protestante au XVI<sup>e</sup> siècle, la famille Constant de Rebecque s'était fixée dans la région de Lausanne après la révocation de l'Édit de Nantes (1685). Suivant son père constamment en voyage, il achève ses études à l'université de Nuremberg en Bavière (1782), puis en Écosse à l'université d'Édimbourg (1783). Il passe la plus grande partie de sa vie en France, en Suisse et en Grande-Bretagne.

En 1787, il rencontre à Paris M<sup>me</sup> de Charrière, avec laquelle il entame une liaison et une longue correspondance. Son père l'attache en mars 1788 comme chambellan à la cour de Brunswick, où il épouse le 8 mai 1789 Johanne Wilhelmine Luise, dite *Minna*, baronne de Cramm (1758-1825) et dame d'honneur de la duchesse de Brunswick Augusta de Hanovre, puis devient conseiller de légation.

Le 11 janvier 1793, il rencontre **Charlotte de Hardenbergh** (1769-1845), fille d'un conseiller de légation et nièce de Hardenberg, mariée depuis 1787 à Wilhelm Albrecht Christian, baron de Mahrenholz (1752-1808), avec laquelle il se lie d'amitié. Charlotte divorce, tandis que les Constant se séparent fin mars 1793, avant d'engager en juin 1794 une procédure de divorce, lequel est prononcé le 18 novembre 1795. Après le départ de Constant en août 1794, Charlotte se remarie à Brunswick le 14 juin 1798 avec le vicomte Alexandre-Maximilien du Tertre (1774-1851), un émigré français dont elle divorce en mai 1807. Le 5 juin 1808, Benjamin et Charlotte se marient en secret. Charlotte restera l'épouse de Benjamin jusqu'à la mort de celui-ci en 1830, et mourra elle-même en juillet 1845.



-157-

Benjamin Constant (1767-1830)



Charlotte comtesse von Hardenbergh  
1769 - 1845

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Menton, lundi 7 mai 1934

(Au verso d'une carte postale représentant la Pinède du Cap-Martin)

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre invitation. Comme elle est pour trois personnes, je viendrai avec mes parents. Merci.

Ne voudriez-vous pas envoyer la même carte (de 3 places) à mon frère ? Voici son adresse : Paul Poirier 37 rue de la Tourelle à Boulogne/Seine. Et la même à

3 places aussi, à une de mes amies : Mme Yseult Saby, 22 avenue Trudaine, Paris 9<sup>ème</sup>.

Bien à vous et merci encore. Nous partons après-demain.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 12 mai 1934

Cher Monsieur,

Je suis rentrée hier, saturée de soleil, de vent, de pluie et d'eau de mer. J'ai constaté qu'il faisait décidément plus chaud à Neuilly qu'à Menton. Comme Neuilly est joli dans son berceau de verdure ! Je me dis que je n'aurais peut-être jamais eu l'idée d'habiter cette oasis si vous-même vous n'y aviez pas passé dix-sept ans de votre vie.

Mon petit frère m'a dit que vous lui aviez fait envoyer une invitation ! Nous vous remercions bien tous les deux.

Le seul point que j'aie de commun avec cet être qui me ressemble tant par la figure, c'est, je crois, que nous lisons tous les deux le « Canard Enchaîné ». Sur tout le reste, nous divergeons. Mais nous nous aimons bien quand même. Nous nous traitons mutuellement de « sombre andouille » ; c'est devenu pour nous une habitude qu'il nous serait pénible de devoir perdre.

Quel est l'être au monde auquel je ressemble le plus ? Ce n'est pas à mon frère, mais c'est peut-être à vous. Ravissante supposition.

**C'est que je serais décidément bien embarrassée si je devais répondre à la question : lequel de nous (de vous ou de moi) aime l'autre davantage ?**

**Oui lequel ? Est-ce moi qui dis tant de choses ? Ou est-ce vous qui ne dites rien ? L'exquis, c'est que ce peut-être vous. Je souris à cette idée. (1)**

Une amie m'a dit un jour en me parlant de vous : « Il n'a pour toi que de l'amitié ». Je ne sais pourquoi cette idée m'a paru fausse. Vous avez surtout de l'amitié : vous n'avez pas que de l'amitié. Aucune preuve à donner, bien sûr, mais je l'affirmerais avec violence. Moi aussi, j'ai surtout de l'amitié et c'est ce qui fait que nous nous entendons si bien. Jamais je ne pourrais vous dire ; « Je vous aime avec passion ». Ce serait une fausseté. Mais je vous dis et je vous redis que je vous aime avec amitié.

Alice.

Note :

(1) Deux traits verticaux tirés par Montherlant dans la marge de ce paragraphe.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, jeudi 17 mai 1934

Cher et charmant ami,

Je rêve de fêtes avec vous. Sans doute pour me dédommager de cette soirée à la Sorbonne où j'ai si peu joui de vous.

Une fête des feuillages où je vous emmènerais dans mon jardin. Une fête de la musique où vous viendriez un soir à Neuilly, et où nous danserions ensemble, moi seule avec vous seul. Je ne sais pas danser, mais enfin, cela ne fait rien. Nous improviserions. Vous serez habillé de manière à ce que votre beauté soit mise en valeur, je veux dire que vous auriez simplement un pantalon et une chemise blanche

à jabot et manchettes de dentelles. Vous ne pouvez pas savoir comme le frac vous va mal. Et le veston aussi, d'ailleurs. C'est pitié de vous voir vous fagoter ainsi. Vous seriez cent fois mieux tout nu (du moins je l'espère).

Cher ange, j'ai reçu la Revue Hebdomadaire du 12 mai et j'ai constaté avec plaisir que mon article avait paru. Savez-vous qu'il est très bien, cet article ? Je l'ai relu le sourire aux lèvres.

Voici quelques notes érudites : Dans la Revue Mercure de France du 1<sup>er</sup> mai, il y a un article très intéressant sur les sources maçonniques du Zarathoustra. Lisez-le, c'est très bien. Et puis aussi un article dans la dernière Revue des Deux-Mondes sur les idées allemandes pendant la guerre. Ces idées que l'auteur veut nous présenter comme abominables me font bondir de sympathie : vous pas ?

J'aime toujours beaucoup votre roman (1) surtout quand vous vous écartez de son côté juridique. Mais je persiste à croire que vous avez peint chez Léon de Coantré certaines de vos singularités et manies. Pas toutes, bien entendu, mais quelques-unes (les caisses, la peur de l'ascenseur, le goût des choses simples, la misogynie. Etc...etc...).

Autre remarque. Dans une des dernières Nouvelles Littéraires vous disiez que Chateaubriand se réjouissait de l'incompréhension du public à son égard. C'est tout à fait faux. Chateaubriand n'a jamais dit cela. Je suppose que vous avez confondu avec une citation du comte de Keyserling que vous avez trouvée dans mes notes.

Attention, s.v.p. Je vous ai déjà dit que quand vous vous mêliez d'érudition, vous tombiez, presque inmanquablement, dans l'erreur.

Que vous dire encore ? Il fait beau et j'aimerais vous voir.

Alice.

Mon frère vous a trouvé la tête de Mussolini. Cher petit condottiere !

Note :

(1) Le roman *Les Célibataires* publié en 1934.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 21 mai 1934

Cher Monsieur,

A titre d'indication, je veux vous donner mon adresse : La Corcelle, par Saint-Martin-d'Auxigny, Cher. (1)

C'est une propriété que nous avons dans le Berry, à 6 kms de Bourges. Nous coucherons ce soir à Bourges pour pouvoir, demain matin, de bonne heure, ouvrir les fenêtres et chasser les araignées. La chasse aux araignées va d'ailleurs être ma grande occupation jusqu'à dimanche.

C'est bien entendu avec vous pour le mardi 29. Mais il me vient un scrupule à votre égard. Si papa vient pour conduire l'auto à ma place, il veut venir avec maman. Et je me demande si cet étalage familial vous plairait. Moi, à votre place, cela me déplairait au suprême degré. Vous savez que depuis cinq ans que nous nous connaissons, j'ai toujours veillé avec un soin extrême à écarter mes parents, voulant nous laisser libres l'un vis-à-vis de l'autre. Ce n'est peut-être pas là la méthode habituelle, les gens ont tendance à vous empoisonner avec leur parenté. Mais c'est ma méthode à moi, et j'y tiens.

En conséquence, mon cher ami, il vaudrait peut-être mieux que nous nous voyions comme d'habitude, seuls. Je vous promets que l'auto est très douce et que je ne

ferai pas de malheur. Je vous demanderais seulement de m'éviter la traversée de Paris en venant vous-même au-devant de moi, place des Ternes, là où il y a le ballon. Vous m'attendriez, par exemple, à trois heures, comme convenu sur le côté droit de l'avenue du Roule. Vous ne trouvez pas cela préférable ? Je vous téléphonerai à mon retour de voyage pour confirmer.

A vous,

Alice.

Ps : Vous êtes bien gentil d'avoir voulu m'inviter à prendre le thé à Bagatelle. Mais j'aime encore mieux mon jardin où nous sommes seuls. Pardonnez-moi.

Note :

(1) **Saint-Martin-d'Auxigny** est une commune française, située dans le département du Cher en région Centre-Val de Loire.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche soir 3 juin 1934, Neuilly

Cher Ry, voici votre traduction. Je la porte moi-même chez votre concierge pour être sûre qu'elle vous parvienne rapidement.

L'article est en effet intéressant ; ce sont des brochures sur le thème « dualisme ». Ce bon Diego veut absolument vous découvrir du cœur ; il a raison, je crois ; personne qui vous a vu de près ne peut nier une certaine bonté en vous. Ceux qui disent qu'il n'y a pas d'âme dans vos livres se trompent évidemment. Je le crois et je l'affirmerais moi aussi.

J'ai fini vos « Célibataires » ; il y a des descriptions de forêt et de vols d'oiseau qui sont d'une éclatante beauté. A côté de cela, une rare perspicacité de psychologie : vous ne vous faites pas d'illusion sur toutes les sottises qu'on peut raconter sur les gens après leur mort. Je ne blâmerai qu'une chose dans ce roman : les 40 pages de démêlés judiciaires et qui sont vraiment assommantes. A votre place, j'aurais rayé cela.

J'ai visité, jeudi dernier, le sanctuaire qui vous est consacré à la librairie du Montparnasse. J'ai souri à vos photos et tout particulièrement à l'une d'elles qui est proprement adorable : vous avez quinze ou seize ans, les cheveux flous, le pantalon long et une mignonne petite veste courte. Avec cela votre air de douceur des grands jours. Ne pourrais-je pas avoir cette photo ? Je regrette tant de ne vous avoir pas connu enfant, que nous nous soyons rencontrés quand vous étiez déjà si grand ! Que de temps perdu ! Comme je me suis ennuyée, des années et des années, dans ma solitude et loin de vous ! Mes fleurs ne me suffisaient pas. Elles ne me sont douces que quand je les soigne pour vous. (C'est horriblement pompier tout ce que je vous raconte).

A vous. Restez mince de ventre et beau. Je tiens diablement à la beauté.

Alice.

Parmi vos dessins, je n'aime pas beaucoup le monsieur Satyre avec le petit jeune homme. Naturellement je n'ai pas rougi. Je ne rougis jamais. Mais j'ai été embêtée. Gênée dans ma quiétude. Un sentiment en somme désagréable.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**2 juin 1934**

Chère Mademoiselle,

Si cela vous ennuie de me donner une traduction de ce que dit cet article, qui m'a paru intéressant, dites-le moi franchement, - et je le ferai traduire.

Je viens d'envoyer à « 1934 » une belle note sur votre chère, non signée.

Vos fleurs ont beaucoup amusé l'important M. Henri Simond (1), directeur de l'Echo de Paris, à qui j'ai fait une visite d'affaires, en les tenant par la main. Elles me sont un charmant souvenir de notre agréable et périlleuse après-midi. Mais c'est fini cette fois de risquer ma précieuse vie dans votre auto.

A vous. M.

Note : (1) Henry Simond (1863-1937) directeur de l'Echo de Paris : « Je ne vous paye pas beaucoup, mon ami, mais je vous donne une carte de visite ».

ooooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**5 juin 1934**

Merci, chère Mademoiselle pour votre prompte et si utile traduction. Je vais faire paraître cet article.

Où avez-vous vu un satyre à l'exposition Montparnasse ? Les petits dessins illustraient une nouvelle de moi qui se passait dans une Grèce imaginaire. Et les garçons de 18 ans croyaient dans ce temps que les Grecs allaient toujours tout nus. Vous voyez toujours ce qui n'est pas. Il y a chez vous ce terrible vice de l'intelligence, dont je commence à craindre que vous ne vous laverez jamais.

Ci-joint de la pâture pour « M et l'héroïsme » : Esquisse d'une morale fondée s/ le mépris.

A vous,

M.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

6 juin 1934, Neuilly,  
43 bis bd. Victor Hugo

Cher Monsieur,

Merci de m'avoir envoyé cet article de vous.

J'aurais regretté de ne l'avoir pas lu. Ce sont parmi les plus belles pages que vous ayez écrites. Je me suis installée dans ma tendresse pour vous comme dans une île, cher Monsieur. Quel bonheur de pouvoir vous admirer !

Une remarque, cependant. « *Il m'est*, « dites-vous », *profondément indifférent que vous m'aimiez ou non... Je tiens beaucoup à vous. Ce sentiment-là me contente* ». Moi, c'est le contraire, imaginez-vous. Ma joie avec vous ne vient pas tant de savoir que je vous aime, que de savoir que vous m'aimez, vous.

Cher Ry, mes fraises sont tout à fait mûres maintenant. Pourquoi ne viendriez-vous pas une après-midi dans mon jardin pendant que nous y sommes, papa et moi, et nous vous ramènerions à Paris avec l'auto ? Je vous assure que prendre le train à la gare des Invalides, à deux pas de chez vous, et d'être pour 3 francs dans mon jardin ½ heure après, est beaucoup plus commode et beaucoup plus rapide que de nous rencontrer à une porte de Paris comme nous l'avons fait.

Ci-joint quelques petites notes récentes. C'est une manie du moment comme vous voyez. Un nouveau sens s'éveille en moi ; le désir d'écouter, de regarder autour de moi. Jusqu'à présent c'est toujours en moi-même que j'ai regardé.

Vous parlez d'un « vice d'intelligence ».

Je ne demande pas mieux que de m'en corriger. Mais où voyez-vous l'intelligence dans le fait d'avoir été « gênée » devant le dessin peu chaste ? C'est plutôt là un sentiment. Notez d'ailleurs que je ne me moque pas mal de la nudité ; à elle seule elle n'aurait rien fait. Ce qui m'a « gênée », c'est l'expression tendue du désir, expression qui se lit aussi bien dans la figure de votre personnage.

A vous. Il y a un article bien intéressant dans le Mercure de France d'août 1933 sur la « sincérité » de Montaigne. L'aviez-vous lu ?

Alice.

Ps : Faut-il que je vous renvoie votre article ou puis-je le garder ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 43 bis bd. Victor Hugo  
10 juin 1934

Cher ami, je me suis reposée de vous – il me faut au moins quinze jours pour me reposer de vous – quand nous revoyons-nous ?

Mercredi ou jeudi prochain si vous voulez dans mon jardin puisqu'il fait si beau. Vous avez des trains à la gare des Invalides pour Chaville-Vélizy à 14h.42, à 15h.12 et à 15h.42. Arrivée à la gare de Chaville-Vélizy, vous demandez le 1 de la rue du Louvre ; c'est à cinq minutes à pied. En tout, avec le trajet en chemin de fer, ½ heure à peine de chez vous. Nous vous reconduirons avec l'auto, papa et moi. Dites-moi seulement un peu à l'avance si vous pouvez et quand vous pouvez.

J'ai relu votre *Lettre d'un père à son fils*. C'est vraiment magnifique, une des plus belles pages que vous ayez écrites. (Et Dieu sait si je ne suis pas suspecte de partialité ! Je suis convaincue – malgré les reproches que me fait à ce sujet Mme El Dey – qu'il y a beaucoup de déchet dans votre œuvre).

« Il faut être absurde, mon ami, mais il ne faut pas être dupe - « Il faut être fou de hauteur. » - Tu feras tout cela, mon ami, non pour les autres, non pour ce qu'ils pourront dire de toi, mais pour l'idée que tu te feras de toi-même. »

Je nage là-dedans comme dans du lait. Une immense fierté me vient d'avoir « choisi » un tel homme pour ami.

Mais ne croyez pas, cependant, que tout le monde vous comprendra et vous approuvera comme je le fais. J'ai entendu des gens s'indigner : « Il conseille à son fils le meurtre et le pillage de guerre ! » Leur stupidité est exaspérante. Et plus exaspérante encore cette constatation qu'ils sont évidemment la majorité à donner à vos paroles cette interprétation grotesque. (1)

Puisque nous en sommes au chapitre « indignation », je viens de lire dans le « Matin » un fait-divers qui m'a vraiment « indignée ». Deux femmes laissent tuer leur domestique par un chien. A travers les lignes insignifiantes de mon journal, je vois s'inscrire, en lettres de feu, ces deux vices effrayants : l'incurie, la lâcheté. Ne fallait-il

pas prendre une pierre, un bâton, un couteau de cuisine, n'importe quoi, et venir au secours ! Au lieu de cela, ces deux femmes s'enferment chez elles !

Le manque de courage : à quel point on peut mépriser un être parce qu'il manque de courage !

A côté de cela, je me sens sœur – vraiment sœur – d'une femme la plus pauvre, la plus illettrée, la plus sotte peut-être, mais qui, dans une circonstance dramatique

ferait preuve de courage. Le courage, voilà ce qui devrait unir les hommes entre eux. L'égalité, la fraternité par le courage.

A vous,

Alice

Ne perdez pas mes notes, très cher. Ne croyez-vous pas qu'on pourrait donner les meilleures à la Revue Hebdomadaire sous le titre : Alice Poirier, « Extraits d'un Carnet de notes » ? La R. Hebdomadaire me plaît parce qu'elle publie et ne paye pas : c'est tout à fait dans mon « style ».

Note :

(1) On sent ici le ton moins aimable d'Alice qui veut faire le pion et donne des leçons de bien écrire !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 13 juin 1934

Sublime ami,

L'autre jour, quand vous aviez mangé les éclairs au chocolat, vous vouliez bien prendre le train. Aujourd'hui que vous avez digéré les éclairs, vous ne voulez plus. Sic fluctuaris animo.

Le triste, c'est que Neuilly aussi vous paraît maintenant trop loin. De sorte que je ne sais vraiment plus quoi vous offrir.

Vous me téléphonerez quand vous aurez trouvé quelque chose.

Au revoir, cher comte – j'ai déduit de la lecture assidue des « Célibataires » que vous deviez être comte. (1)

Alice.

Note :

(1) Montherlant a porté le **titre de comte** jusqu'en 1940 environ. Son titre de comte et son nom furent inscrits lors de l'inauguration dans la pierre à l'entrée de **l'Ossuaire de Douaumont** dont il fut le secrétaire général de 1920 à 1924. Il portait le titre de comte, comme ses parents d'ailleurs sur certaines annonces nécrologiques. Un exemple : en 1933 lors du décès de sa grand-tante la chanoinesse Magdeleine de Riancey.

Et Joseph, le père d'Henry, était titré comte à l'enterrement de son beau-père Emmanuel de Riancey. Joseph fut enterré en 1914 avec sur la dalle funéraire le nom de comte de Montherlant. Si la famille Millon de Montherlant est sans contestation possible de petite noblesse, elle n'eut **jamais** le droit de porter le titre de comte. (Lire les articles du site [www.montherlant.be](http://www.montherlant.be) à ce sujet.)



-164-

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 18 juin 1934

Cher et charmant Ami,

Fâché ? Mais il n'y a aucune raison pour que vous soyez fâché.

Nous pourrions nous revoir, peut-être.

Je vous propose six combinaisons qui, toutes, sont exquises : vous choisirez dans le tas :

1°) Nous nous rencontrons, comme l'autre jour, à la porte des Ternes mais au lieu d'aller à mon jardin directement, nous faisons le détour par Garches, Versailles et la forêt.

2°) Vous venez par le train dans mon jardin et nous rentrons avec papa et Khosroès.

3°) Je vous cherche avec mes parents et le chat, nous faisons une grande promenade et vous dînez avec nous dans la fraîcheur.

4°) Vous me cherchez à la B.N et vous m'entraînez à St Germain l'Auxerrois où nous remercions pour l'amitié.

5°) Vous me cherchez à la B.N au moment de la fermeture, nous achetons des œufs et des fruits et nous dînons ensemble chez vous.

6°) Vous venez à Neuilly le soir et nous dansons ensemble.

Choisissez, cher petit étalon, ce qui vous plaira le mieux et téléphonez-moi ; vous avez les plus grandes chances de me trouver au bout du fil à onze heures du matin. A huit heures je ne suis pas toujours sortie du lit et c'est alors papa qui vous répondrait.

J'ai deux idées pour des articles. Mes notes, d'abord, dont je vous parlais l'autre jour et qui seraient destinées à la Revue Hebdomadaire. Et puis un autre article que j'appellerais « le dialogue ». Ce serait une petite pièce, un peu dans le genre de la « Sémiramis » de Paul Valéry, et que vous donneriez à la N.R.F. Le dialogue serait entre vous et moi, sur une question d'actualité et avec comme décor mon jardin. A la fin du Dialogue et après avoir agité ensemble les questions les plus profondes, nous entendrions de la musique au loin et nous nous mettrions à danser sur la pelouse. Qu'en dites-vous ?

Quant à mon livre sur vous, puisque vous ne voulez pas du projet « Lettres », je reviens à mon plan primitif : « A vol d'oiseau – Simplicité – Complexité – « A cela, nous ajouterions encore deux chapitres : « le Dialogue » et puis les « Notes sur le Style ». Il faut que vous réfléchissiez à tout cela.

Bonjour, divin ami. Tâchez de ne pas avoir trop chaud et de manger quelque chose le matin. Si nous étions mariés, vous auriez votre chocolat au lait tous les matins, avec des brioches. Et puis aussi un joli petit garçon.

Tendrement. Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 21 juin 1934

Merci, cher Monsieur, pour votre livre que je n'ai lu qu'hier soir. J'y ai retrouvé avec un grand plaisir, des pages nouvelles, que je n'avais pas lues dans la Revue des Deux-Mondes. Ces brutes ! Au lieu de supprimer les histoires d'avocat, ils suppriment la promenade à Montmartre !

J'ai constaté aussi que vous m'aviez fait cadeau d'une belle édition : merci encore. La Bibliographie est très intéressante : elle me permettra de combler mes lacunes d'information, mais je me demande si je trouverai tous ces bouquins à la B.N

Qu'est-ce que c'est donc que cette « Flèche du Sud » que vous avez publiée en 1934 ? Et aussi ce « Petit Mutilé » de 1933 – il me semble en avoir vu la couverture à l'exposition Montparnasse – et que je n'ai pas lus ?

Parmi vos pages nouvelles, je retiens une phrase, et qui me touche droit au cœur : (p.192) « Une des joies des vrais riches, c'est de faire croire qu'ils sont pauvres.

Les petites pécores qui, au restaurant, vous regardent avec une moue, parce que vous portez une chemise à vingt-deux francs – si elles savaient ! »

J'aurais beaucoup de souvenirs personnels à raconter sur ce sujet. Il m'est arrivé – pour le plaisir – de m'habiller, avec des robes trouées, sans chapeau et sans bas et de jouir – car j'en jouissais – du dédain des cuisinières endimanchées qui me regardaient avec pitié. Quelle volupté, grand Dieu !

Et quand j'achète des légumes à la fruiterie et qu'on me rend le sou du franc ! Quelle indignation alors ! Comme si les traits de mon visage, à eux seuls, ne devaient pas témoigner du rang que j'occupe ! Mais il faut croire qu'ils n'en témoignent guère. Je me rappelle avec un sourire que vous-même – quelques jours avant que nous nous soyons présentés l'un à l'autre – vous me suiviez dans les couloirs de la Bibliothèque Nationale – probablement attiré par mon air miteux. Ah ! cette course du 5 avril 1929 devant la bonne femme à parapluie quand vous me suiviez du regard et que moi, je riais intérieurement : « il doit me prendre pour la petite fille qui lave les parquets ».

Amicalement, Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 22 juin 1934

Charmant Ry,

Notre dernière rencontre a pris dans mon imagination, un éclat et des couleurs qu'elles étaient loin d'avoir – si je m'en souviens bien – dans la réalité. C'est toujours comme cela. Je jouis plus du souvenir, de la représentation imagée des choses, que de la réalité. Est-ce parce que je suis poète ?

Avec un radieux plaisir, je revois les douces bêtes du Jardin d'Acclimatation. Et votre charmant visage. Et ce costume qui vous allait si bien. Et la minceur de votre taille. O mon gracieux Ami ! O prince aux lèvres roses et à l'haleine parfumée !

Pourquoi sourire quand je vous parle de « vacances conjugales » ? Ce n'est pas si fou. Les « vacances » sont nécessaires non seulement à votre paix et à votre bonheur. Elles sont nécessaires à mon amour.

Je ne songe pas à courir le guilledou. Ce serait bien mal me connaître. Je cherche seulement à réparer mon enthousiasme. Après quelques mois de mariage, je serais comme un pneu dégonflé. D'où la nécessité du regonflage. Les « vacances conjugales » ne sont pas autre chose que ce regonflage. Je suis en train de lire les Mémoires de Mme de Genlis. (Je sens venir le moment où je ne pourrai plus lire que des Lettres, des Journaux ou des Mémoires).

Lu aussi, ces jours derniers, le Corydon (1) de Gide. Mais j'ai été un peu déçue. Je m'attendais à mieux. J'ai désiré des femmes, certainement. Mais j'ai désiré aussi des hommes et aussi des bêtes. L'homosexualité seule me paraît une limitation regrettable. Et puis je ne m'explique pas très clairement la chose ! Comment des organes qui sont les mêmes peuvent-ils se pénétrer ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que je préférerais – et de beaucoup - faire l'amour avec une gracieuse gazelle mâle qu'avec un Juif (de ces Juifs à la lippe pendante et qui vous font vomir rien qu'en les regardant) mais Gide, malheureusement, ne parle pas de l'amour avec les gazelles.

J'ai vu les Le Nain au Petit Palais. Tous ces gens ont de bonnes têtes : allez-y. Et il y a aussi, dans chaque tableau, de gracieuses bestioles et un petit verre de vin rosé.

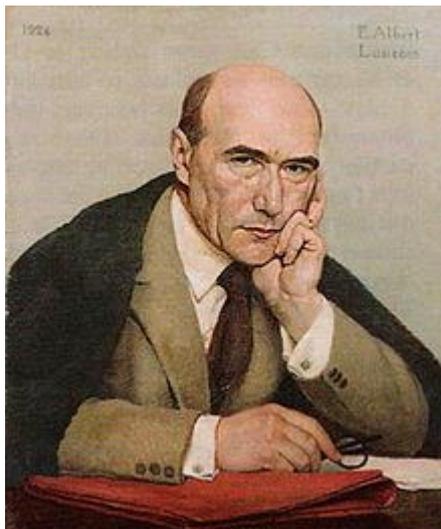
A vous,

Alice.

Note :

(1) **Corydon** est un essai dialogué d'**André Gide** sur l'homosexualité et la pédérastie. Les quatre "dialogues socratiques" qui composent cet essai ont fait l'objet, pour les premiers deux et demi, d'un tirage privé en 1911 et, pour l'ensemble des quatre, d'un deuxième tirage privé en 1920, puis d'une publication en 1924. Le nom de l'auteur n'est apparu qu'en 1924. André Gide décide d'écrire *Corydon* pour plusieurs raisons ; la plus fondamentale est sans doute la lecture d'un passage d'un ouvrage juridique de son père Paul (*La Condition de la femme dans l'Antiquité*, chapitre III, 1867), où celui-ci était extrêmement violent contre l'homosexualité, parlant de "vice infâme", d' "amour sans nom" et autres qualifications du même genre. À la suite du procès Renard, qui voit

un homme accusé de meurtre, moins en raison des charges qui pèsent contre lui que de ses « mœurs innommables », l'intention de Gide est renforcée, de même qu'à la lecture d'une biographie falsifiée du poète Paul Verlaine. Les amis à qui Gide soumet l'ébauche de cet essai, comme Roger Martin du Gard, sont effrayés par le scandale probable et le rejaillissement qu'il pourrait avoir sur sa vie publique et privée, tant et si bien que Gide ne fait d'abord imprimer que les deux premiers chapitres et le début du troisième, anonymement et à douze (ou vingt-deux) exemplaires seulement, sous le titre lacunaire *C. R. D. N.*, en 1911. Il achève les quatre dialogues en 1917-18, et les imprime, toujours anonymement, en 1920, à vingt et un exemplaires distribués à des amis. Il décide ensuite d'assumer cette œuvre, très importante à ses yeux, et d'engager son nom et sa réputation dans la défense de sa conception de l'homosexualité et de la pédérastie. *Corydon*, sous-titré "Quatre dialogues socratiques", est alors publié en mai 1924. Le scandale, relatif, est au rendez-vous, bien que quelques lecteurs avertis aient déjà repéré le thème de l'homosexualité dans des œuvres antérieures comme *L'Immoraliste* (1902). Son ami, l'auteur catholique Paul Claudel, le sommait de renoncer à publier, avant de rompre définitivement avec lui. Gide défend une conception de l'homosexualité différente de celle qui était alors en vogue. Comme Sigmund Freud, il n'accepte pas la théorie du troisième sexe de Magnus Hirschfeld, malgré la considération qu'il a pour Marcel Proust (lors d'une brève visite, il lui offre un exemplaire du *Corydon* de 1920, en lui demandant de le lire et de donner son avis), il ne partage pas la vision des "hommes-femmes", descendants des habitants de Sodome décrits dans le quatrième volume d'*À la recherche du temps perdu*, *Sodome et Gomorrhe*. Comme Sigmund Freud encore, il n'accepte pas davantage la théorie de la perversion. L'idée de l'homosexualité que se fait André Gide est celle d'une forme de normalité (Freud avait dit "variante"), l'homosexualité, et spécialement la pédérastie, sont vues comme partie intégrante de la dynamique de l'espèce humaine, et pouvant même atteindre un modèle d'excellence, son point de référence étant le monde gréco-romain, en particulier la Grèce antique, les luttes entre Sparte et Athènes. *Corydon* est initialement le nom d'un berger dans les *Idylles* 4 et 5 du poète grec Théocrite, puis dans les *Bucoliques* du latin Virgile, et la forme de l'œuvre éponyme est donc celle d'un dialogue socratique. Un Visiteur hétérosexuel engage la conversation avec le docteur Corydon. Ce dernier remet en cause, à l'occasion de récents faits-divers mais en recourant à des textes et arguments classiques, les préjugés de la morale publique en cours que lui oppose son interlocuteur.



André Gide (1869-1951) peint  
par Paul Albert Laurensin  
ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**24 juin 1934**

Chère Mademoiselle et amie,

Je suis navré de vous décevoir, mais il faut remettre que nous nous revoyions à peu de temps avant votre départ, non seulement par mon service de presse, des interviews, tout ce qui est inhérent à la publication d'un roman, mais parce que, je suis depuis dimanche dans un très mauvais état. J'ai eu une véritable crise de ma névrite, avec souffrance à croire que j'allais m'évanouir. Le paroxysme est passé, mais je reste toujours dans un état de malaise et d'appréhension, avec les nerfs à vif,

et ne fais socialement que le strict indispensable, qui déjà suffit à m'éreinter. On oublie toujours que je suis quelqu'un de touché.  
A vous et excusez-moi.

M/

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 43 bis bd. Victor Hugo  
Dimanche 24 juin 1934

Ne vous frappez pas, cher grand ami ; nous nous verrons quand vous aurez le temps.

Ce qui m'ennuie, c'est votre névrite ; n'y aurait-il pas moyen de soigner cela. Si vous vous étiez évanoui, comme vous êtes probablement seul chez vous, que serait-il arrivé ? Vous devriez toujours avoir près de vous un flacon d'ammoniaque. Et puis cet embêtement, devoir sortir pour les repas, tout cela ne doit pas être agréable.

Et dire que pendant que je pourrais vous être si utile, je suis condamnée à moisir dans ma famille ! Que faire d'autre ? Prendre un métier, « gagner de l'argent » ? Mais si la perspective de « gagner de l'argent » me dégoûte ? Épouser quelqu'un ? Mais cela signifie « sortir », faire le singe en société, roucouler des politesses à des gens que je souhaite au fond d'un puits. Comment m'y résoudre ? Du reste, c'est vous que j'aime.

Cher petit étalon, je suis persuadée que si la femme est bonne et pas trop bête, l'homme est cent fois mieux avec elle que sans elle. Si vous étiez mon mari, vous seriez expédié à Alger tous les trois mois et je ferais votre boulot à Paris pendant ce temps. Ce serait le seul moyen efficace pour combattre votre névrite.

Je suis en train de relire vos « Célibataires » dans la belle édition que vous m'avez envoyée et je retrouve à chaque instant des phrases, des pages entières que M. Doumic avait supprimées. M. Doumic ne veut pas que vous fassiez pipi. C'est pourtant bien gentil. J'aime bien quand vous faites pipi.

Savez-vous que j'ai mis en musique un de vos poèmes, « Iphigénie aux cils battants » ? Il me semble que certains poèmes de « Encore un instant de bonheur » appellent la musique. Si vous me le permettiez, je viendrais chez vous et je vous chanterais « Iphigénie aux cils battants ».

Amicalement,

Alice.

Ecrivez-moi au moins si vous ne voulez pas qu'on se voie. Je ne veux pas me servir du téléphone de crainte de vous rendre encore plus malade.

Vous m'en voulez toujours de vous avoir « cru pauvre » ? Mais c'était pour vous aimer davantage. L'idée que cette pensée gentille a pu vous blesser l'année dernière et interrompe vos projets me stupéfie encore.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 29 juin 1934

(Carte pneumatique avec un cachet 29-6-34)

Cher et Sublime Ami,

Je viens d'apprendre avec ravissement que vous avez décroché le Grand Prix (1). Vous devez être bien content. Moi, dans ma joie, j'ai grimpé sur une chaise de ma chambre et j'ai donné un bon baiser à votre portrait par **Bilis** (2) qui orne le mur.

C'est permis, n'est-ce pas, après cinq années d'amitié, et dans une si grande occasion ? Au revoir, cher Monsieur, et bien amicalement vôtre,  
Alice.

Notes:

1) Il s'agit du Grand prix de littérature de l'Académie française pour *Les Célibataires*.

**Les Célibataires**, roman d'Henry de Montherlant, paru en 1934, puis en 1963 avec illustrations de Gabriel Zende (Éditions Lidis). Quand le roman paraît, il est considéré comme un renouvellement notable de l'auteur, de qui les deux romans précédents, *Le Songe* et *Les Bestiaires*, sont moins des romans de fiction que des fragments d'une autobiographie à peine transposée. *Les Célibataires*, parus d'abord dans la *Revue des deux Mondes*, ne font l'objet d'aucune polémique et reçoivent une approbation presque unanime. **Le Grand prix de littérature de l'Académie française et le prix Northcliffe (anglais), donnés à Montherlant en 1934**, consacrent le succès du roman.

2) **André Aaron Bilis** (1893-1971) peintre, portraitiste, miniaturiste :

Né en 1893 à Odessa (actuelle Ukraine) d'une famille juive, André Aaron Bilis commença très jeune ses études de peinture à l'académie impériale des Beaux- Arts d'Odessa puis à l'école des Beaux-Arts de Paris où il fut l'élève de Cormon. Engagé volontaire en 1914, puis réformé en raison d'un handicap du bras droit (il ne dessinait que de la main gauche) il s'embarque pour l'Argentine en 1915 et prit la nationalité argentine qu'il conserva toute sa vie. Il demeura en Amérique du Sud de 1915 à 1928, résidant surtout à Buenos Aires où il fut entre autres collaborateur artistique du journal « La Nación » et directeur de l'ornementation artistique du théâtre « Colon ». Il collabora à « l'Album de la victoire » en 1920 qui eut un succès considérable dans toute l'Amérique Latine.

Il semble avoir eu une renommée importante dans l'art de la miniature comme en attestent des articles de journaux argentins de l'époque, mais surtout il peint de grandes toiles impressionnistes, dessine et expose beaucoup durant toutes ces années : en Argentine, au Brésil, en Uruguay, au Chili... Il traversa à cheval la cordillère des Andes pour rencontrer à la frontière chilienne les tribus Araucanes et en rapporta des portraits d'indiens reproduits dans de nombreux articles de journaux sud-américains de l'époque. Après son retour à Paris, André Aaron Bilis retrouva le centre de l'activité artistique de Montparnasse; il connut et dessina Chagall, Fujita, Vlaminck, fréquenta Modigliani, Zadkine, Mané-Katz... A. Bilis collabora au centenaire de la Revue des Deux-Mondes en 1929. L'année suivante il fait sa première exposition parisienne à la galerie Charpentier de 40 portraits (dont celui de Paul Valéry) et 10 études. Il exposa ensuite au salon d'automne, au salon des Indépendants, à la galerie du Journal, chez Bernheim, au musée St Raymond de Toulouse et dans diverses villes de France. Il organisa d'importantes expositions artistiques et culturelles en Espagne, au Portugal, au Maroc en montrant les portraits de plusieurs de nos grandes figures contemporaines auxquels s'ajoutaient ceux des personnalités des pays qui le recevaient. Il reçut en 1960 de l'Espagne la croix de commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique et fut par la suite décoré Chevalier de la légion d'honneur, Médaille d'Argent de la ville de Paris, Officier des palmes académiques et Médaille d'or du salon.

André Aaron Bilis est décédé en avril 1971 à Porto au Portugal, en pleine activité entre deux expositions de Porto à Séville. Il repose au cimetière de Montmorency. Dès 1915, et durant toute sa période Argentine, A. Bilis a peint des toiles impressionnistes souvent de grande taille. Elles représentent pour la plupart des paysages d'Amérique du Sud mais certaines plus récentes ont pour thème des paysages français tels que ceux de l'Ariège et des Pyrénées. Au cours de son séjour en Amérique du Sud il a aussi été particulièrement reconnu pour ses miniatures. André Aaron Bilis a effectué tout au long de sa carrière une grande quantité d'œuvres au fusain et a dessiné plus de 2000 personnalités françaises et étrangères dans les domaines les plus divers de la notoriété, des inventeurs ou savants comme Branly, Louis Lumière, Francis Perrin, François Jacob, Lwoff, Jacques Monod, Paul Pelliot, des hommes politiques ou militaires comme Lyautey, Leclerc ou Coty, des artistes peintres ou sculpteurs comme Vlaminck, Dunoyez de Segonzac, Janniot, des écrivains comme Jean Rostand, Paul Valéry, Paul Claudel, André Malraux, **Henry de Montherlant**, François Mauriac, André Gide, des musiciens comme Richard Strauss, Prokofieff, des artistes de variétés comme Fernandel, Jacques Brel, Amalia Rodriguez. Il a été le dessinateur attiré de la Comédie

Française et des œuvres de lui se trouvent dans la bibliothèque de la Comédie Française, dans celle du collège de France, au cabinet des Estampes du Louvre.



Montherlant par André Bilis

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

1<sup>er</sup> juillet 34

Vos lauriers, cher petit étalon.

Mais dites-moi, pourquoi ces vieux bonzes ont-ils voté pour vous ? Qu'y a-t-il de commun, entre eux ? Et vous ? Et puis ce prix, je croyais, ne devait être donné qu'à un écrivain catholique. Vous n'êtes tout de même pas un « écrivain catholique » ?

Heureusement que je connais votre caractère. Ma main au feu que vous ne vous laisserez enfermer dans aucun clan, dans aucune coterie. Faites comme Clemenceau. Il a bien accepté d'être académicien puisqu'on l'a voulu, mais jamais il ne s'est cru obligé, pour cela, à faire la moindre concession de caractère. Vous ne devez rien à ces gens. Ou bien alors, il eût mieux valu tout de suite refuser leurs « honneurs » et leurs dix mille francs.

Je pense aux jolies heures passées avec vous. Notre amitié ne fait que croître et embellir. Je vous aime parce que malgré vos 38 ans et votre gloire, vous êtes resté un enfant. On peut être tout à fait gosse avec vous, vous dire tout ce qui passe par la tête. J'ai toujours détesté le genre « grande personne » ; quand j'avais seize ans et que je voyais mes petites camarades « jouer à la dame », je trouvais cela odieux. Je n'ai jamais voulu « jouer à la dame ». Encore aujourd'hui il m'est impossible, malgré des embêtements réels (je voudrais bien un mari et je ne veux pas d'un autre que vous) de prendre un air « sérieux » et « digne ». Quand je vous vois cet air-là à vous, je suis persuadée que vous vous forcez, et qu'en dépit d'une gravité réelle, vous êtes tout aussi peu « sérieux » que moi.

Et pourtant, et pourtant (sic), petit étalon, votre amie n'est plus une enfant. La preuve c'est que, depuis longtemps déjà, j'ai le sentiment pénible d'être bloquée. Bloquée sur deux points : impossibilité d'en aimer un autre puisque, en 5 ans, je me suis fortement attachée à vous. Impossibilité que cette amitié me suffise (1), me rend heureuse. Bloquée, je vous le dis. Si j'avais douze ans, je n'aurais pas ce sentiment-

là. L'amitié seule me suffirait, comme me suffisait le soin de mes fleurs et de mes légumes. Or il est évident qu'elle ne me suffit pas. D'autre part, j'aimerais mieux mourir plutôt que de ne pas rester noble et digne de votre amitié. Comment sortir de là ?

Alice

Note :

(1) Un trait vertical de Montherlant en marge du paragraphe.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi soir 7 juillet 1934

Cher petit étalon,

Les journaux ma parlent de vous, chaque jour. Mais je n'ai pas de nouvelles directes de vous. Votre gloire vous ferait-elle oublier votre amie ? Mais je ne puis le croire.

Je me dis que la semaine du 8 au 15 sera probablement la dernière où vous serez très occupé. Mais nous pourrions nous voir, n'est-ce pas ?

Pourquoi cette constance en moi, cette fidélité dans la ferveur et qui dure ainsi, année après année ? Est-ce que vous m'avez jamais promis quelque chose ? Non, évidemment. Mais j'ai cru lire, un jour, dans vos yeux, que vous m'aimiez bien. Et sur cette pointe frêle, j'ai édifié tout mon palais intérieur.

Il m'arrive de rêver de vous, la nuit. Même un matin je me suis réveillée mon traversin entre les bras, croyant que c'était vous. Est-ce que vous ne vous réveillez jamais le traversin entre les bras ? (1)

J'ai mis en ordre mes notes. Est-ce que vous me conseillez d'envoyer les meilleures à M. François Le Grix sous le titre « Extraits d'un Carnet de Notes » ? J'aimerais bien ne pas entreprendre de sottise sans que vous me donniez, au préalable, votre avis.

Vous avez admiré la proclamation d'Hitler après le massacre des chefs rebelles ? (2) « J'attends », « j'exige », « j'ordonne ». Magnifique ! Quand je pense que vous êtes plongé dans vos Romains quand nous vivons de telles choses ! Ce siècle est le plus beau de tous. Ne serait-ce, divin ami, que parce qu'il est le vôtre.

A vous, bien amicalement,

Alice

Ps : Mme Denis-Dagien m'écrit une longue lettre pour me convertir au « Merveilleux ». Elle me dit qu'elle a perdu son mari après 20 mois de mariage et qu'elle est restée avec un enfant de treize mois : comment Dieu est-ce possible ?

Notes :

(1) Long trait vertical tiré par Montherlant en marge de ce paragraphe.

(2) La **nuît des Longs Couteaux** est l'expression utilisée pour faire référence aux assassinats perpétrés par les nazis en Allemagne, au sein même de leur mouvement, **entre le vendredi 29 juin et le lundi 2 juillet 1934**, et plus spécifiquement pendant la première nuit, du 29 au 30 juin 1934. Depuis son accession au pouvoir, Hitler est confronté à des tensions croissantes qui opposent les milieux conservateurs et la *Reichswehr* à la *Sturmabteilung* (SA), dirigée par Ernst Röhm avec lequel il entretient des relations amicales. La violence, la terreur de rue, exercée par la SA, essentiellement entre 1926 et 1933 a été précieuse dans la conquête du pouvoir et immédiatement après celle-ci, au prix de plusieurs centaines d'assassinats. Cependant en 1934, elle est de moins en moins acceptable pour Hitler qui veut stabiliser son régime et qui a besoin de l'appui des partis conservateurs et de l'armée, notamment dans la perspective de la succession du président Paul von Hindenburg. Officiellement destinée à contrer une tentative de coup d'État de Röhm, inventée de toutes pièces par Heinrich Himmler, Reinhard Heydrich et Hermann Göring, cette purge permet à Hitler de briser définitivement toute velléité d'indépendance de la SA, débarrassant ainsi le mouvement nazi de son aile populiste qui souhaitait que la

révolution politique fût suivie par une révolution sociale. Elle frappe aussi les milieux conservateurs, essentiellement de la droite catholique.

Après plusieurs mois d'hésitation et de tergiversations, la purge débute par l'irruption, pistolet au poing, de Hitler à l'hôtel Hanselbauer à Bad Wiessee, où se trouvent Röhm et de nombreux responsables de la SA.

Les assassinats sont perpétrés dans toute l'Allemagne particulièrement à Munich sous la responsabilité de

Sepp Dietrich, et à Berlin sur les ordres de Göring et Himmler. Ils font au moins deux cents victimes, dont Röhm, et l'ancien chancelier Kurt von Schleicher. Commis en dehors de tout cadre légal, les meurtres sont légitimés par une loi rétroactive du 3 juillet 1934, avec l'accord de tous les membres du gouvernement, au sein duquel les nazis sont minoritaires. La purge est globalement appréciée par les dirigeants et la population allemande, elle fait apparaître Hitler comme l'instaurateur de l'ordre public. **La nuit des Longs Couteaux** assure à Hitler le soutien de la *Reichswehr*, des milieux conservateurs traditionnels, malgré les victimes issues de leurs rangs, des grands financiers et industriels, hostiles à des réformes sociales de grande ampleur, tout en créant un climat de terreur vis-à-vis de tous les opposants au régime. Après le décès de Hindenburg, le 2 août 1934, Hitler cumule les fonctions de chef de l'État, du gouvernement, du parti nazi et de commandant suprême des forces armées.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 12 juillet 1934

(Carte postale, envoyée de France, représentant le marché de Tunis)

Charmant Ami,

Si j'ai bien compris, vous m'attendez lundi 4 heures dans l'allée des Acacias devant le pavillon d'Armenonville.

Pourvu que vous soyez de bonne humeur !

Amicalement,

Alice

Mon frère a demain 30 ans. Comme c'est bizarre ! Quand nous sommes ensemble, on le prend pour l'aîné.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 17 juillet 34

Cher et charmant Ami,

J'ai réfléchi à notre conversation d'hier.

En somme, vous consentiriez à devenir mon époux, mais en vous entourant de « garanties » et de « sécurités ». Vous voulez bien du désarmement, mais dans la sécurité. Vous considérez qu'il y a une chance sur trois pour que le mariage vous apporte un bonheur accru. Mais à aucun prix vous ne voulez me faire le sacrifice de votre bonheur de maintenant. Parfait. Je suis entièrement d'accord. Je vous promets, sur l'honneur, de vous faciliter le divorce, le cas échéant. Je n'aurais d'ailleurs aucune envie de rester avec vous si je vous voyais malheureux.

Vous aussi, petit étalon, vous me faciliteriez le divorce le cas échéant ?

Car la chose est réciproque, bien sûr. Je n'ai ni vécu ni couché avec vous ; vous ne pouvez être grossier, brutal, colérique, que sais-je ?

Songez qu'en nous jetant ainsi à l'eau – sachant qu'il y a tout près un canot de sauvetage – nous nous épargnerions des regrets pour plus tard. Car, encore une fois, il y a tout de même une chance pour que nous soyons heureux ensemble.

Cher Ry, voulez-vous que nous poursuivions les négociations ? Si vous trouvez le temps, venez donc à la maison un jour de la semaine prochaine (mardi, mercredi, ou jeudi, en prévenant). Vous apporterez un Dalloz, code civil, tome I, et après nous être restaurés de fruits et de boissons fraîches, nous étudierions la question en détail.

Je souscris à l'avance à toutes vos conditions (tant mon désir de me marier est vif !). Il n'y a que deux choses que je n'accepterais jamais – à aucun prix ; je ne veux pas de tyrannie (des ordres, des gifles, etc...) et je ne veux pas d'hypocrisie (mariage à l'église). Sur tout le reste, on peut s'entendre. A moins que, encore une fois, vous ne soyez certain d'être malheureux avec moi. En ce cas, je renonce. Et immédiatement. Vous n'avez qu'à me le dire.

J'irai jeudi voir les Le Nain. Dites-moi, je n'ai plus retrouvé la photographie de Khosroès dans le cahier que vous m'avez rendu, ni mes lettres d'amour. Cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance.

Ne vous frappez pas.

Bien amicalement à vous,

Alice

Je ne veux pas de mariage religieux – à aucun prix – mais je veux bien – même si je le souhaite de tout mon cœur – que nous fassions ensemble une prière dans une église, sans invités, sans messe, et sans prêtre. Je ne peux pas voir un prêtre sans reculer de six pas.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**22-7-34**

De grâce, chère Mademoiselle, mettez l'hippogriffe à l'écurie, et rognez-lui une bonne fois les ailes. J'aime la volonté ; je n'aime pas l'obstination. Je vous ai parlé l'autre jour de cette chose « in abstracto ». Et de là vous croyez ou vous feignez de croire que je pense à vous ! Que les femmes sont embêtantes ! (je vous le dis très amicalement).

Il y a beaucoup de choses intéressantes dans vos notes. Et il y a que vous êtes une bonne fille, qui ne vous froissez pas de mes brutalités nécessaires. Mais encore un coup, brisez-moi cet hippogriffe en mille miettes.

A vous

M.

oooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 3 août 1934, Neuilly

Cher Monsieur,

Vous avez pu dormir ? Moi pas. L'hippogriffe est complètement ressuscité.

Je ne vois décidément que deux raisons qui pourraient vous incliner au mariage :

Première raison : L'expérience humaine, servant à des fins littéraires. En vous mariant, vous faites une étude d'après nature de certaines conditions de vie qui vous sont, jusqu'à présent, inconnues. Très intéressant. Et surtout quand le cobaye qui sert à l'expérimentation est en même temps un cobaye-lucide. Par sa culture, par ses dons d'observation, par son talent à définir, le cobaye-lucide devient un aide précieux. Non seulement il sert de matériel à l'expérimentateur, mais il fait en plus, la moitié de son travail. C'est précieux.

Deuxième raison : Bonté et gentillesse à l'égard de la femme qui vous a, pendant sept ans, aimé de passion.

Nous pourrions rompre. Mais la rupture me causerait un tel chagrin, un tel déchirement, que je ne puis m'y décider. Pourquoi rompre, d'ailleurs ? Je vous aime.

D'autre part, si je ne romps pas, c'est la ruine de ma vie. Et c'est bien ce que mes parents voient. Le mariage même après divorce, le collage même après rupture, me laisseraient une issue. L'amitié – passion non suivie de coït – et c'est là le tragique – ne m'en laisse aucune.

Vous me demandez pourquoi, avec stupéfaction. Je n'en sais rien, mon pauvre ami. Je me dis seulement qu'il doit y avoir un lien mystérieux qui unit l'hippogriffe à la pure et céleste amitié que vous m'inspirez. Je me dis que, pour que cette amitié vive, il faut caresser l'hippogriffe (par la parole ou par l'acte) ; comme c'est curieux, ces choses !

Vous verrez que nous en arriverons à plonger dans la m. pour conserver l'amitié. Car en somme, c'est la seule chose qui nous importe, à vous et à moi, l'amitié. Et c'est ici que la boue et la fange rejoignent les plus hautes âmes du plus haut sublime. Comme c'est étrange et comme tout s'éclaire ! Et quelle chance d'avoir assez vécu pour découvrir cela !

J'aurais tout un bouquet d'observations personnelles à vous communiquer sur ce sujet. Quel malheur de ne se voir qu'une fois par mois ! Le cobaye-lucide est en pleine activité. Nous ne partons que dimanche.

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 6 août 1934, Freudenstadt,

Cher Monsieur,

Voici l'adresse : Hôtel Waldeck, Freudenstadt, (1) (Wurtemberg).

Le patelin n'est qu'à 60 kms de Strasbourg, et en pleine Forêt-Noire. Quelle joie pour moi si au lieu d'aller tuer des taureaux en Espagne, vous veniez ici ! Mais ce serait trop beau, évidemment : vous ne viendrez pas.

Je ne vous « invite » d'ailleurs pas. Ceci pour deux raisons :

1) Nous n'invitons jamais personne.

2) Si je vous invitais, vous vous croiriez, (d'ailleurs à tort) « tenu ». Et je veux vous laisser votre entière liberté. (Liberté surtout de filer quand cela vous plairait).

Tout de même, nous avons l'auto et Khosroès ; ce serait bien amusant si vous étiez ici.

A vous, petit étalon.

Alice

Vous me parlez de tuer des taureaux Le courage et l'amour sexuel, n'est-ce pas la même chose ? Au plus profond de moi, je sens cette identité. Et j'en suis ravie, pensant aux taureaux. Tout de même, je tiens à votre peau et je ne voudrais pas que vous fussiez blessé. Ne le faites pas.

Note :

(1) **Freudenstadt** est une ville d'Allemagne située dans le Land de Bade-Wurtemberg, chef-lieu de l'arrondissement de Freudenstadt depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1988. Elle est la deuxième ville la plus peuplée de cet arrondissement, la première étant Horb am Neckar. Au croisement de plusieurs routes touristiques, c'est une station thermale et climatique, dont l'air pur a fait, entre autres, sa renommée internationale. Ainsi, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles sont venus à Freudenstadt le roi George V, la reine de Suède, John Davison Rockefeller, l'écrivain américain Mark Twain. Avec ses nombreux hôtels, ses maisons d'hôte, ses restaurants réputés, Freudenstadt est un lieu de vacances apprécié des Allemands.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**      Freudenstadt, Hôtel Waldeck, 12 août 34

Cher petit étalon,

Je suis triste de ne pas avoir de nouvelles de vous. Peut-être êtes-vous à Alger ? Ou peut-être seulement à Paris à vous fatiguer les nerfs parmi les autobus ? Vous savez que Freudenstadt est justement une station pour les nerfs ? Vous devriez venir. Vous me feriez un plaisir fou, ce qui ne vous est encore jamais arrivé. (Après cinq ans d'amour !)

Je suis contente d'avoir retrouvé l'Allemagne. Tout de même, je n'oublie pas le Jardin zoologique, et Paris, et la poussière, et les autobus, avec vous. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ».

Idiot, mais vrai.

A vous,

Alice.

Nous restons ici je pense, jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Freudenstadt(Schwarzwald  
Hôtel Waldeck  
19/8/34

(Au verso d'une carte postale  
représentant le Reichkanzer Adolf Hitler)

Cher Ry, vous n'êtes pas malade au moins ? Je suis inquiète après ces quinze jours de silence quand vous m'aviez promis d'écrire ou peut-être même de venir.

Vous savez bien que vous êtes irrésistible, surtout de loin, et que jamais un autre ne pourra me faire oublier la douceur de votre visage.

Ci-joint le portrait du Messie de l'Allemagne. Les gens ici ne croient plus au Christ mais à Hitler. C'est infiniment curieux à observer. J'aimerais vous parler de tout cela.

A vous,

Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**Alger 25 août 34**

Chère Mademoiselle,

Ce billet seulement pour vous faire prendre patience. Mon secrétaire est venu ici pour une huitaine ; j'écris avec lui cette vie de mon arr.gd père de Riancey, et comme il doit partir dans quelques jours, nous voulons profiter de son séjour. Dans 3 jours je vous enverrai une grande lettre.

A vous,

M.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Freudenstadt, 26 août 1934

Cher Ry,

Pourquoi n'écrivez-vous pas ? Si j'étais à Paris, je passerais chez vous et je demanderais de vos nouvelles, ce qui me tranquilliserait au moins concernant votre santé. J'ai toutes les vacances gâtées en pensant que vous pourriez être malade.

Dans mon inquiétude, j'ai même essayé de vous téléphoner. Il paraît qu'on entend parfaitement. Mais vous n'étiez pas chez vous. Pour essayer de me tranquilliser moi-même, je me dis que vous faites peut-être un essai de « vacances conjugales ». Tout de même, ce n'est pas très gentil de votre part ; depuis cinq ans, j'ai goûté aux ennuis de la « liaison » ; j'aimerais bien un jour goûter aux plaisirs.

Nous restons ici encore jusqu'au mardi 4 septembre. Ensuite, nous rentrons. J'aurais tant voulu que vous veniez ! Je vous aurais cherché à Strasbourg avec l'auto.

A vous, cher Ry, bien amicalement,

Alice

Ci-joint des photos (1) sur gélatine. Devant un foyer de lumière, (soleil ou ampoule électrique), vous verrez apparaître la figure de votre amie.

Note (1) : ces photos ne figurent pas dans le dossier des lettres de 1934.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**Alger. Poste restante. 28 août 34**

Chère Mademoiselle,

Je suis en effet ici, étant parti plus tôt que je ne le pensais.

Quelle va être désormais votre politique vis-à-vis de moi ? Vous m'avez dit que, si je ne vous avais pas téléphoné pour vous revoir, vous auriez laissé se dénoncer les relations. Je ne me rappelle d'ailleurs plus pourquoi : prévoir que c'était parce que l'Hippogriffe avait été tué encore une fois. Mais cette fois il est non seulement tué mais empaillé. Dès lors, conserverez-vous une amitié, qui, si j'ai bien compris la psychologie des jeunes filles (ainsi que les usages sociaux), vous empêche de chercher un époux avec l'esprit libre ?

Cette amitié, étant sans autre issue qu'elle-même, ne devient-elle pas un empêchement à votre cours naturel ? – j'aime mieux cette expression fluviale que « destinée » !!

Vous ne sauriez croire combien est étroit l'horizon des problèmes psychologiques posés par les jeunes filles. Voici 15 ans que je ressasse sur elles les problèmes = « L'amitié seule m'empêche de me marier etc... Trop peu pour me satisfaire, trop pour que je puisse y renoncer sans peine etc... »

L'amitié des jeunes filles est une vache (x) attachée, qui broute inlassablement son rond d'herbe autour de son piquet.

Votre, M

(x) « génisse » serait bien mieux

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Freudenstadt, 4 septembre 1934

Charmant Ry,

Vous êtes si idiot qu'on ne peut que vous adorer. Loi : l'amant parfait doit être idiot. Je n'ai que mépris devant la femme qui me vante l' « intelligence » de son mari.

Ceci dit, poursuivons nos investigations psychologiques. Vous me demandez quelle va être désormais ma politique à votre égard ? Toujours la même, cher Monsieur celle qui déjà dure depuis six ans : je vous aime et je n'en veux pas d'autre pour époux. C'est clair et c'est net.

Qu'est-ce qui va donc arriver ? De deux choses l'une. Ou bien nous nous épouserons. Ou bien alors l'amour (et par conséquent aussi l'amitié. Je vous ai expliqué qu'ils étaient liés l'un à l'autre) vont se dissoudre par épuisement et par fatigue. De cette fatigue, nous avons eu un premier avertissement le jour où, sottement, vous avez voulu tuer l'Hippogriffe et où j'avais décidé de ne plus vous écrire.

Ecoutez-moi bien, charmant Ami. Si je savais que vous ne m'aimiez pas, si j'avais la certitude que faire l'amour avec moi serait pour vous une corvée, alors j'abandonnerais de moi-même et notre histoire n'aurait pas duré six ans. Mais voilà, j'ai la certitude du contraire. Je sais que, sans avoir pour moi une passion dévorante, tout de même vous m'aimez. Je sais que, faire l'amour avec moi, vous trouveriez ça gentil, au moins une ou deux fois. Dans ces conditions, comment voulez-vous que j'abandonne ? Je ne suis pas femme à laisser s'envoler un plaisir quand il s'offre à moi. Car tout en vous refusant, vous vous offrez, cher Monsieur.

Et c'est cela que vous ne voulez pas voir. Vous avez tort de croire qu'on ne peut s'offrir que par promesses ou par caresses et baisers. Vous vous êtes offert sans promesse et sans baisers. Mais tout aussi sûrement.

Il n'existe qu'un seul moyen de rupture : c'est de me convaincre que vous ne m'aimez pas. Mais ce moyen vous ne pouvez l'employer puisque vous m'aimez.

Vous voyez dans quelle impasse inextricable vous vous êtes fourré. Inextricable ? Pour vous. Car un enfant de deux ans en sortirait. Et c'est pourquoi je vous trouve idiot. Sans d'ailleurs cesser de vous adorer. Même en vous adorant plus, si possible.

Soyez idiot, cher Monsieur, encore un petit peu. Et ensuite devenez brusquement intelligent.

Votre, Alice

Note : Tous les passages en rouge ont un trait dans la marge avec le mot VU inscrit trois fois par Montherlant. En outre ces passages ont été barrés par Montherlant d'un long trait oblique en milieu de la page.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 sept. 1934, Neuilly

Poursuivons, voulez-vous. Je me suis donc aperçue que mon amitié pour vous disparaissait, qu'il n'en restait plus trace, au moment où je me disais : « Il va falloir renoncer à faire l'amour avec M. »

Pour conserver mon amitié pour vous, il me faut conserver aussi la certitude que vous serez un jour mon amant. (1) Voilà six ans que je vis ainsi sur ma dynamo intérieure.

Expérience capitale. L'amitié est donc à la sensualité ce que la musique, par exemple, est à l'instrument qui la produit. J'aime cette comparaison platonicienne.

L'amitié est une musique. Parfaitement immatérielle et céleste,\* , parfaitement différente de la sensualité qui la produit, mais tout de même incapable de subsister sans cette sensualité, disparaissant quand disparaît la sensualité.

La règle me paraît générale : il ne peut exister d'amitié entre homme et femme qui exclurait l'amour. L'amitié homme-femme « sans autre issue qu'elle-même » est un formidable serpent de mer qui n'a jamais végété ailleurs que sous votre crâne. Un pareil sentiment n'existe pas, n'a jamais existé. D'un homme qui me déclarerait qu'il a de l'amitié pour moi et pas d'amour, je me dirais qu'il n'a pas d'amitié non plus. (2)

Remarquez que si l'amitié homme-femme n'existe pas sans une base matérielle qui la produit et qui l'entretient, il en est exactement de même de l'amitié entre gens du même sexe. Je suis portée à croire que les hommes qui s'aiment vraiment entre eux ou les femmes qui s'aiment vraiment entre elles, couchent ensemble, que c'est très souvent le cas.

J'ai eu, quand j'avais vingt ans, une amie-femme que j'aimais éperdument et avec qui je ne couchais pas. (Tout de même, je l'assaillais de baisers flamboyants qui, à ma stupéfaction, la faisaient devenir rouge comme un crabe).

Eh bien ! Du jour où cette amie tendrement aimée s'est mariée, du jour où je l'ai vu attachée à un autre que spontanément je détestais, aussitôt mon élan passionné et en même temps mon amitié ont disparu. Sans laisser aucune trace. Aujourd'hui je ne lui écris même plus. Cela m'est parfaitement égal si elle vit ou non. Preuve éclatante que mon amitié était liée à la sensualité, qu'elle ne pouvait subsister sans elle.

Je crois d'ailleurs que la sensualité peut être remplacée dans certains cas par des circonstances violemment pathétiques qui créeraient, en quelque sorte, une sensualité-ersatz. Ainsi un danger que l'on aurait couru ensemble. Ainsi la guerre. J'ai lu dans vos œuvres que les seuls hommes que vous ayez aimés véritablement étaient vos amis de guerre. N'avez-vous jamais réfléchi à ce que cela signifiait ? Et qu'aucune amitié ne saurait jamais être nouée sans une base pathétique ? La sensualité, entre gens de sexe différent. La sensualité, le courage, le danger ou la mort entre gens de même sexe. Tout cela est passionnant, ne trouvez-vous pas ?  
Ecrivez-moi vos réflexions à ce sujet.

\* Je prends « amitié » au sens grave du mot et pas du tout comme synonyme de « bienveillance ». La « bienveillance » est aux antipodes de l'amitié.

Amicalement, Alice

Notes :

(1) Cette phrase est soulignée par Montherlant qui a inscrit VU dans la marge.

(2) Les deux paragraphes sont barrés transversalement par Montherlant d'un long trait violet. En outre le mot VU est inscrit trois fois dans la marge ; il y a en outre deux traits verticaux dans la marge. On peut en déduire, peut-être, que Montherlant a utilisé ces passages pour *Les Jeunes Filles* ?

ooo

## Brouillon d'une lettre de Henry de Montherlant à Alice Poirier

Paris 17 septembre 1934

Chère Mademoiselle,

~~Cette question demande comme tout~~

~~D'abord bravo <pour> très bien votre comparaison s/la sensualité et le sentiment. Vous la retrouverez dans un de mes livres. Merci.~~

~~Axiome Il peut exister [une] amitié entre hommes et femmes jeunes quand ni l'un ni l'autre ne se désirent. Et pourquoi cela n'existerait-il pas ? Est-ce que tous les~~

hommes vous plaisent ? et à moi toutes les femmes ? Un homme jeune peut avoir pour une fille jeune mais qui physiquement ne lui dit rien (et inversement) exactement le même sentiment qu'il aurait pour quelqu'un de son sexe.

(Ce que vous dites de l'amitié dans le même sexe, qui n'existerait pas dans la sensualité, est simplement idiot, et ne mérite pas la discussion. Que vous êtes toujours à côté de la réalité ! Il y a là chez vous un vice essentiel, qui infirme toutes vos qualités.)

*En marge du paragraphe qu'on vient de lire* : peut-être serait-ce un peu vrai pour les femmes (et encore !) Mais pour les hommes !..

En ce qui nous concerne :

1. Je vous ai dit 30 fois que je ne me marierai jamais.

2. Je vous ai montré 1000 fois que le sentiment que j'ai pour vous est la sympathie que je pourrais avoir pour un homme, et rien d'autre ; il faut être résolument à côté de la vie, comme vous l'êtes, pour en être encore à l'ignorer.

Là- dessus, il paraît que « je m'offre ». « Vous vous offrez, cher Monsieur. » De grâce, chère Mademoiselle, expliquez-moi en quoi je m'offre.

« Poursuivons », comme vous dites.

Votre

Vous m'avez écrit une fois, je crois, que Dante avait mis en enfer ceux qui, pouvant avoir prendre le bonheur, ne le prenaient pas. Avez-vous la citation ? Je J'aimerais l'avoir pour quelque chose que j'écris.

ooooo

**Lettre de Henry de Montherlant à Alice Poirier**  
(la lettre qui fut envoyée suite au brouillon)

Alger 17.9.34 poste restante

Chère Mademoiselle,

Il peut exister amitié entre homme et femme jeunes quand ni l'un ni l'autre ne se désirent. Et pourquoi cela n'existerait-il pas ? Est-ce que tous les hommes vous plaisent ? Et moi toutes les femmes ?

Un homme jeune peut avoir pour une femme jeune, mais qui physiquement ne lui dit rien (et inversement), exactement le même sentiment qu'il aurait pour quelqu'un de son sexe.

(Ce que vous dites de l'amitié dans le même sexe, qui n'existerait qu'avec base de sensualité, est simplement idiot, et ne mérite pas la discussion. (note ajoutée en marge, de l'écriture de Montherlant : peut-être serait-ce un peu vrai pour les femmes (et encore !) mais pour les hommes !...))

Que vous êtes, toujours, à côté de la réalité ! Il y a là chez vous un vice essentiel, qui infirme toutes vos qualités.)

En ce qui vous concerne :

1°) Je vous ai dit 30 fois que je ne me marierai jamais.

2°) Je vous ai montré 1000 fois que le sentiment que j'ai pour vous est la sympathie que je pourrais avoir pour un homme, et rien d'autre ; il faut être résolument à côté de la vie, comme vous l'êtes, pour en être encore à l'ignorer.

Là-dessus il paraît que je « m'offre ». – « Vous vous offrez, cher Monsieur. » De grâce, chère Mademoiselle, expliquez-moi en quoi je m'offre.

« Poursuivons », comme vous dites.

Votre

M.

Vous m'avez dit une fois, je crois, que Dante avait mis en enfer ceux qui, pouvant prendre le bonheur, ne le prenaient pas. Avez-vous la citation (je me chargerais de la rendre inexacte) ? J'aimerais l'avoir pour quelque chose que j'écris.

oooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

25-9-34

Cher Monsieur,

Votre dernière lettre m'a fait de la peine et je n'ai vraiment pas le cœur d'y répondre. Tout de même, j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin de la citation. La voici. Au cinquième cercle de l'Enfer, et se débattant dans une eau fangeuse, Dante place les pécheurs, qui pouvant être joyeux, dédaignèrent ce don du Ciel :

« Tristi fumo

Nell'aer dolce dal sol s'allegro »

« Nous fumés tristes dans l'air doux que réjouissaient les rayons du soleil »  
(Enfer. Septième Chant)

A vous, Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

2 /oct/34

Sur le papier à lettres de  
L'Hôtel Sémiramis  
Mustapha supérieur

Hôtel-Restaurant de l'Oasis-Alger

Chère Mademoiselle,

Merci pour la citation.

Je regrette que vous soyez attristée par ma lettre, qui ne vous dit absolument rien de plus que ce que je vous répète sur tous les tons depuis des années.

Peut-être êtes-vous seulement moins aveugle.

Amicalement

M.

oooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 5 oct. 34

Cher et grand ami,

J'étais attristée parce que vous m'aviez dit que vous ne vous marierez jamais. Quand vous me dites cela (et je reconnais que vous me le répétez depuis six ans) tout mon ciel intérieur s'effondre. C'est une lumière qui brillait et que vous éteignez. Tuer l'hippogriffe est devenu chez vous un véritable sport. Je vous en supplie, cher Ry, ne me redites plus que vous ne vous marierez jamais ! Au contraire, rappelez-moi le nom de tous ces grands hommes de l'antiquité qui avaient épousé des femmes généreuses.

Sénèque, n'est-ce pas ? Et puis cet autre dont la femme qui survécut avala les cendres. Et puis cet autre encore, Paetus, qui n'avait pas le courage de se donner la

mort mais auquel Arria, sa femme, insuffla ce courage en se frappant la première. « Paete, non dolet », vous souvenez-vous ? Ces exemples ne vous exaltent-ils pas ?

Ne vous sentez-vous pas brûlé du désir de voir ainsi doublée votre propre valeur ? N'aimeriez-vous pas avoir eu Pauline pour épouse ? Ou Arria ? Ou Alceste ?

Divin Ami, vous me dites aussi que vous ne me désirez pas beaucoup. Mais cela m'est égal puisque vous m'aimez. Que ce soit par les sens ou par le cœur, peu m'importe. Ou plutôt si, je préfère le cœur. Vous ne pouvez pas savoir à quel point, j'apprécie votre tendresse. Comme je suis sûre et certaine que vous m'aimez. Et de la façon qui peut m'être la plus exquise.

Une vertu brille en vous comme un saphir, une vertu que l'on vous conteste mais qui est pour moi l'évidence : l'extrême délicatesse de votre cœur. Quels sont donc les imbéciles et les durs qui trouvent que vous êtes grossier ?

(A côté, vous avez il est vrai de graves défauts dont le plus grave est peut-être l'impiété. Vous êtes égoïste aussi et c'est même extraordinairement émouvant d'assister comme je le fais à la lutte entre votre égoïsme et votre bonté. Pourvu que la bonté triomphe ! Ce serait votre bonheur assuré sur terre et puis aussi, au cas où votre christianisme serait le vrai, votre salut après la mort).

J'avais à vous dire encore mille et mille choses mais le papier s'arrête, hélas !  
Quand nous voyons-nous ?

Votre amie, Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly, 14 oct 34

(Au-dessus de la lettre, Montherlant a inscrit en grand au crayon rouge et souligné le mot **CHARBONNIER**)

Cher grand Ami,

C'est demain le 15 octobre. Grande fête pour moi puisque c'est l'anniversaire, à jamais célèbre, du jour où je vous ai découvert.

Je vous ai raconté l'histoire de mon évolution sexuelle. A dix-sept ans, les « mystères » de l'amour me furent révélés par la parole, révélation qui eut sur ma vie une influence catastrophique.

Dans ma mentalité de petite fille, je fus horrifiée, scandalisée, bouleversée, dégoûtée des mâles à tout jamais (du moins je le pensais ainsi.)

Les années passèrent occupées par l'étude et les amitiés féminines. A vingt-quatre ans, je m'aperçus que l'idée du coït, qui jusqu'alors m'avait horrifiée, me devenait acceptable.

Un an, deux ans, passèrent encore. Je n'avais encore jamais parlé à un jeune homme dans ma vie. Une amitié féminine, délirante et pure, s'était dénoncée d'elle-même. Et un beau jour, naquit dans mon esprit ce que j'appelais la solution du charbonnier. Pour me débarrasser de mon inquiétude, le jour où elle deviendrait par trop insupportable, il n'y avait décidément qu'un moyen : faire monter de la rue n'importe qui – le charbonnier – et lui offrir 50 francs pour qu'il me dépucelle. Ensuite, pacifiée, délivrée et libre, le jeter dehors avec un grand coup de pied au derrière. Je souriais à l'idée de cette solution qui me paraissait idéale, bien digne de mon esprit inventif.

Tout de même, je réfléchissais. N'importe qui ? Le charbonnier ? Les 50 francs ? « Tu n'as même pas besoin de donner cinquante francs » m'avait dit une amie, ce qui me plongea dans des abîmes de réflexions.

Brusquement, votre nom me fut révélé par un article de ce bienheureux Frédéric Lefèvre. Je ne sais pas pourquoi je passais brusquement du bougnat à vous mais cela éclata en coup de foudre intellectuel, avec 40 degrés de fièvre et d'extraordinaires poussées de joie.

Quelques passages de l'article m'avaient laissé entendre que vous étiez bien pourvu sexuellement ce qui me déchaîna. Lyrisme, don poétique, joie, dégoût aussi, torrent de sympathie. Tout tourbillonnait en moi, avec des remous et des éclatements. Moi qui ne connaissais pas votre nom deux heures auparavant, qui ne connaissais de l'amour que mes idées, je devins soudain pareille à une mer. Je fus remplie de passion comme une mer. D'une passion si extraordinaire, d'une magnificence telle qu'après sept ans, tout cela bout encore.

En vain, vous tuez l'hippogriffe. Je plonge dans cette lave du premier jour, et l'hippogriffe renaît plus brillant, plus radieux encore. O désir ! Mon désir est infini, et puissant, et profond comme la mer.

P.S : Bonjour, Ry. Quand nous voyons-nous ? Vous ne pouvez me téléphoner demain matin car je ne serai pas à la maison. Mais l'après-midi ... (ndlr : un morceau de cette lettre fut déchiré.) La signature manque.

ooo



Un hippogriffe

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Lundi 15 octobre 1934

Noble Ry, poursuivons, voulez-vous. Je vous note ces quelques réflexions pour que vous ayez un canevas le jour où vous voudriez écrire sur la vie sexuelle des jeunes filles. Système « cobaye-lucide ».

Je vous ai donc parlé hier de la naissance de l'hippogriffe. A ce moment, je ne vous avais encore jamais vu, je n'avais encore rien lu de vous, je ne connaissais votre nom que depuis une heure ou deux seulement. Il n'était donc pas question d'amitié.

Ce 15 octobre 1927, quand vous êtes entré dans ma vie si bruyamment, c'était à l'amour que je pensais et pas à l'amitié.

Ce point est important. Dominique, dans votre Songe, a commencé par l'amitié pour sombrer ensuite dans l'amour. Moi, c'est le contraire. Je commence par l'amour.

Par le désir de faire de vous mon amant. C'est cet amour qui ensuite s'épanouit, se fleurit d'amitié, tout en restant de l'amour.

Comprenez-vous Ry ? D'autres femmes peut-être, dans d'autres circonstances, peuvent n'éprouver pour un homme que de l'amitié. Mais ce n'est pas mon cas avec vous. Je ne vous désire pas, non, je n'ai pas cette impression. Tout de même c'est le désir, en général, qui m'a poussée vers vous. Nous nous connaissons et nous sommes amis parce qu'en 1926 et 1927, j'éprouvais de l'inquiétude sexuelle.

Si je n'avais pas éprouvé d'inquiétude sexuelle, nous ne nous connaîtrions pas et nous ne serions pas amis. Ceci vous ne devez pas, vous ne pouvez pas l'ignorer. En 1927, à vingt-sept ans, je n'étais pas une jeune fille à envoyer des fleurs à un monsieur sans savoir ce que je faisais, ce que je risquais. Vous ne pouvez pas croire à tant de naïveté. « Il va probablement m'assaillir - Mes amies m'ont dit que c'était un véritable taureau - En ce cas, je dois laisser faire puisque c'est pour cela que je l'ai connu - D'ailleurs, cela vaudra toujours mieux que le charbonnier - Tout de même j'aimerais qu'il me prenne en amitié et qu'il m'épouse - Mon dieu, faites qu'il ne se trompe pas sur mon compte - ».

Voilà exactement et noté sans art ce que je pensais la première fois que je vous menais en auto dans mon jardin. Vous m'avez demandé l'autre jour si je me serais laissé faire au cas où vous m'auriez attaquée. La réponse n'est pas douteuse. Laissez faire, oui ; mais ensuite, méprisé. Car au fond c'est le mariage que j'ai toujours voulu. Mais le mariage pour faire l'amour. Pas du tout pour votre argent, ou pour votre titre de comte.

Amicalement, Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Lundi soir, 22 octobre 34, Neuilly,

(Au-dessus de la lettre, Montherlant a inscrit en grandes lettres rouges **INTERESSANT** et souligné)

Cher Ry,

J'aurais voulu vous voir, tout de même, avant votre départ. Je dois rester mercredi après-midi à la maison pour surveiller la femme de ménage : voulez-vous venir ce soir-là ? Je serais seule, il fait chaud chez moi et nous pourrions causer tout à l'aise. J'ai tant à vous raconter sur l'Hippogriffe ! Des choses qui pourraient vous intéresser puisque c'est votre métier de peindre les âmes.

**C'est qu'il y a chez vous une grande erreur au sujet des femmes. Vous supposez qu'elles sont moins sensuelles que l'homme. Quand en réalité, la femme est dix fois plus sensuelle que l'homme (relisez votre Montaigne, qui le dit bien.)**

**Je présente d'ailleurs parmi les femmes un cas curieux. Vie absolument solitaire, en compagnie uniquement de mes idées et de mes sentiments. Ensuite, adolescence sexuelle retardée de dix ans. On se demande ce qui vaut mieux : ou laisser les enfants dans le mystère, concernant les choses du sexe. (1) Ou bien alors leur dire la chose nettement, comme cela m'a été dit, et alors qu'ils ne sont pas encore gâtés par des « conversations coupables ». Des deux côtés, vous aboutissez à la catastrophe. Une révélation trop tôt faite, je le sais par expérience, retarde l'évolution sexuelle. Quand j'avais vingt ans, tous les couples que je rencontrais me**

faisaient horreur parce que je voyais immédiatement, par la pensée, à quel acte répugnant aboutissaient leurs « sourires » et leurs « politesses ».

Puis, comme il arrive parfois, je suis passée d'un extrême à l'autre. De l'extrême retenue dans les idées à l'extrême liberté, presque au cynisme :

1917-1924 : cycle de l'Amitié

1924-1930 : cycle du Charbonnier

En 1930, nouveau cataclysme. (Décidément, nous n'en finirons jamais !) Je découvre – exactement le 5 février 1930 – que vous avez pour moi une affection pure. Que vous m'aimez (il n'y a pas de doute !) mais que vous m'aimez purement. Ravissement. Divinité. Larmes de joie. Sanglots de joie moi qui avais cherché le couchage – il faut bien dire ce qui est – j'aboutis à l'amour.

Bonjour, Ry, téléphonez-moi demain si mercredi vous va. Sinon, téléphonez le 4 novembre, comme convenu. Il ne peut rien nous arriver de mal puisque nous avons de l'amitié l'un pour l'autre. Divine amitié !

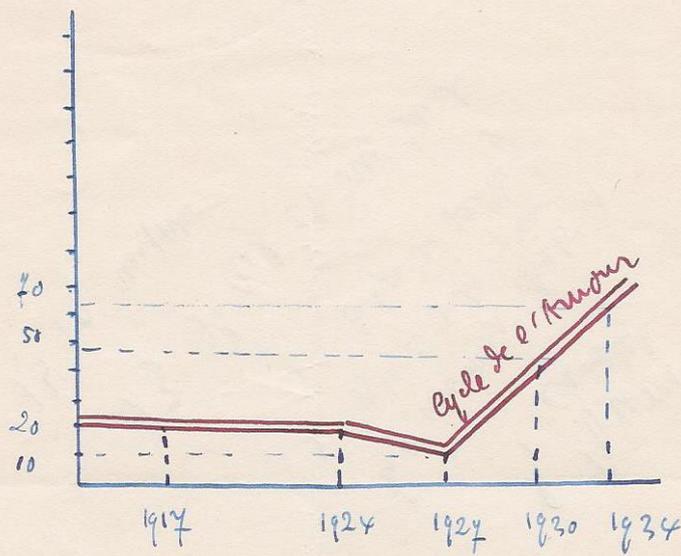
Alice



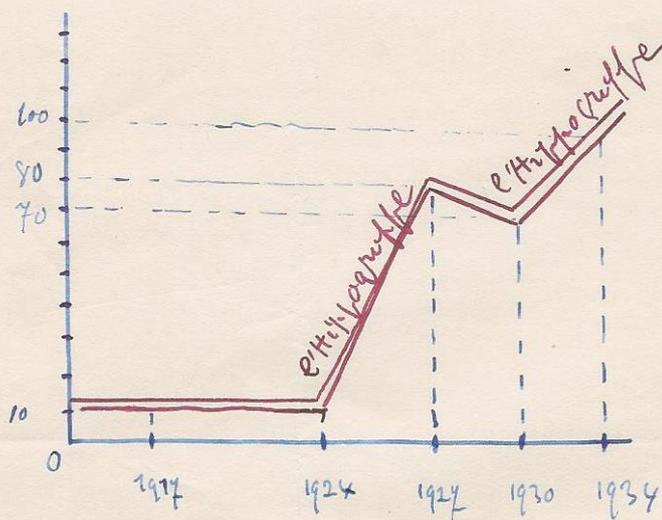
Montherlant entre 30 et 40 ans



Sté 1924



= courbe de l'affection pure



= courbe de la féminité

En 1930, nous quittons le cycle du Charbonnier pour entrer dans le cycle de l'Amour. Ci-joint un petit dessin qui vous fera comprendre tous ces cheminements. Comme ces choses sont passionnantes ! Dire qu'il y a des gens qui font 7 heures de bureau par jour !  
Alice.

Note :

(1) Ces 2 paragraphes ont été barrés par Montherlant qui a inscrit VU.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 24 octobre 1934

Cette lettre encore, cher Ry, pour finir mon histoire. A quoi bon l'amitié si ce n'est pour dire tout à son ami ? Et en disant tout, je me décharge de mon mal, en partie.

Ainsi donc, résumons et poursuivons. (Vous avez pu remarquer que votre amie joint, à une folie extraordinaire, un extraordinaire esprit de suite).

1917-1924 : cycle de l'Amitié

1924-1930 : cycle du Charbonnier

1930-19.. : cycle de l'Amour

Le 5 février 1930, vous souvenez-vous ? La Bibliothèque nationale. Les lampes. **Dans un geste pur, vous écartez vos jambes des miennes (1)**. Puis ce miracle qui fut dans votre regard.

Ce jour-là, je puis bien le dire : j'ai fait la découverte de l'âme. Ah ! J'étais bien fière, toute tendue de désirs, certaine de me satisfaire coûte que coûte, roulée dans ma violence comme dans une mer. Puis soudain, je bute contre cette petite chose formidable : l'âme.

Je ne sais si vous avez, dans un autre ordre d'idées, fait une expérience semblable. Mais si vous l'avez faite, vous savez que lorsqu'on a découvert l'âme, la joie est alors si extraordinaire, si surnaturelle, dépasse de si haut toute autre joie que l'on n'a plus alors qu'une idée en tête : se perdre pour l'âme. (Car le monde est hélas ! si mal fait qu'il suffit d'éprouver un sentiment magnifique pour en être puni immédiatement.)

Supposez qu'il n'y ait pas eu le 5 février : la furie sexuelle montait en moi, à ce moment à des hauteurs si vertigineuses que fatalement j'aurais pris un amant, vous ou un autre. (Si vous aviez dit « non », je vous aurais lâché à ce moment comme une crotte de bique). J'aurais donc aujourd'hui cette paix, cette liberté de l'esprit, ce calme, auxquels j'ai aspiré depuis si longtemps.

Mais il y a eu le 5 février. Plus d'amant. Une amitié chaotique. La fièvre. Un hippogriffe perpétuellement tué et perpétuellement renaissant.

Quelle sera la fin de tout cela ? La ménopause. (A 45 ou 50 ans, je suis un peu en retard). Plus d'hippogriffe. Mais par contre la certitude d'être traitée de vieille fille et d'imbécile, d'avoir « gâché ma vie ».

Tout cela, je le vois, clair et net comme dans une eau. Mais je ne peux pas renoncer à l'âme. Non, je ne peux pas.

Alice.

Note :

(1) Montherlant a souligné la phrase et a inscrit le VU dans la marge.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

17/11/34

Chère Mademoiselle,

J'ai la grippe, peut-être même un simple rhume. Un peu de température. Et je suis à l'hôtel, le plafond d'une de mes pièces de la rue de B. (1) s'étant effondré. Une excavation où cinq hommes passent de front !

J'aurais pu être tué.

Je ne sors pas, mais je ferai signe quand remis, car mon départ pour l'Algérie en est un peu retardé. A vous,

Montherlant

Note :

(1) Montherlant est rentré à Paris. Il s'agit de son appartement rue de Bourgogne qu'il a habité jusqu'en 1939

ooooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**Alger. Poste restante 28.11.34**

Chère Mademoiselle,

Ma grippe m'a mené jusqu'au jour (le 21) où j'ai été faire une conférence à Grenoble, et la perspective de revenir vivre à Paris, quelques jours, où je n'avais rien de particulier à faire, et sans doute à l'hôtel (ne pouvant être dans un appartement quand les ouvriers y sont) m'a fait m'embarquer directement dans le Grenoble-Marseille.

Ce qui m'a donc privé de vous voir. Je suis ennuyé de vous avoir déçue.

J'étais heureux de voir que la mort et l'incinération de l'Hippogriffe ne vous empêchaient pas de souhaiter continuer avec moi les honnêtes relations qui sont nôtres, et dont j'ai plaisir. Il ne faudrait cependant pas que cela vous bouche l'avenir, et vous empêche de sortir du célibat, tombeau des jeunes filles. Où en êtes-vous au milieu de tout cela, et comment entrevoyez-vous l'avenir ?

Je rentrerai à la fin février. Je fais le 8 mars une conférence à la Sté des Conférences (Revue des 2 Mondes) sur la « Possession de soi-même » (l'homme en face de l'actualité), que je répéterai à l'Université de Londres.

Je reprendrai le thème Sorbonne : nous nous donnons beaucoup trop aux événements, et à l'actualité.

Amitiés

M.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

**mercredi 28 nov. 1934**

Cher Ry, j'ai eu ce matin votre lettre d'Alger. Un coup terrible pour l'Hippogriffe. Il s'est effondré dans la douleur et le désespoir. Mais deux heures après, il était de nouveau debout. Vous voyez bien qu'il est immortel.

Ry, quoi vous dire ? J'ai trouvé un dérivatif à mon ennui : j'apprends le latin. En deux mois, les progrès sont tels que je peux déjà lire Sénèque et Cicéron dans le texte. Je me réjouissais de vous voir, en partie pour vous demander vos vieux livres de classe.

J'apprécie particulièrement le texte d'auteurs connus avec, en regard, la traduction française. On apprend très vite comme cela.

C'est idiot de croire qu'on apprend moins facilement à 34 ans qu'à 16. C'est tout juste le contraire. Avec cette méthode, vous devriez apprendre l'allemand et l'italien. Je suis toute prête à vous aider si vous le voulez. Moi-même après le latin, je me propose d'apprendre l'espagnol. Puis le grec. Puis le russe.

Vous voyez, Ry, que ma méthode consiste à noyer mon chagrin dans l'étude et non dans la saleté. J'appelle saleté épouser quelqu'un qui ne serait pas vous. Car en vérité je n'en ai aucun désir. Je ne me suis pas mariée avant de vous connaître, vous et votre tendresse exquise. Ce n'est pas pour le faire avec un autre.

Les choses étant ainsi, qu'allons-nous faire ? Il est évident que je vous attendrai jusqu'à la fin février. Il est évident que je vous attendrais dix ans si vous le vouliez. Mais il est également évident que je suis plus séduisante aujourd'hui que je ne le serai dans dix ans.

A votre place, savez-vous ce que je ferai ? J'épouserai. Quitte à divorcer dans deux mois. C'est vraiment le seul moyen de limiter les dégâts. Au cas de divorce – et c'est le pire – je serai apte à en épouser un autre, ce que je ne suis pas aujourd'hui.

Je serai aussi assez jeune pour le faire, ce que je ne serai plus dans quelques années.

Faisons un mariage d'amitié, voulez-vous ? Quand tant de gens se marient par intérêt (cette bassesse !) ou par désir (cette folie !), mariez-vous par amitié. Remarquez que c'est aussi le plus sûr. Le mariage d'amitié est le seul qui soit susceptible de réussite.

Je me dis avec douceur, Ry, que s'il n'y avait pas l'amitié, nous ne nous marierions jamais. Mais il y a l'amitié.

A vous, Alice.

P.S. J'ai vu dans le dictionnaire de zoologie à la Biblioth. Nationale un moyen qu'emploient les agriculteurs pour éviter les petits d'étalon. Sitôt après la copulation, ils jettent entre les cuisses de la jument un grand seau d'eau froide. Vous voyez que le geste est à la fois simple et gracieux.

P.S. n°2. Ecrivez-moi vite, n'est-ce pas, que je jouisse au moins de vos lettres. Mais ne tuez pas l'Hippogriffe S.T.P. Il a déjà assez de mal à vivre avec cette avoine rare.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 20 décembre 34

Cher Ry, j'essaye d'imaginer votre vie à Alger. Sans doute, vous mangez des oranges ?

Sans doute, vous caressez le front des brebis ? J'imagine que vous nagez dans un océan de simplicité et que c'est cela qui fait votre bonheur. Cela fait le mien aussi. Je ne suis jamais si contente que lorsque je vois dans vos yeux une expression que j'ai déjà vue dans les yeux de Khosroès. Soyez simple comme une goutte d'eau et vous me plairez toujours.

Remarquez que la simplicité s'accompagne de délicatesse. Comme les autres sont grossiers à côté de vous ! Comme ils me blessent ! Que j'entende deux chauffeurs de taxi s'engueuler dans la rue ou deux bonnes femmes minauder autour d'une tasse de thé, c'est toujours la même évidence qui me glace : la grossièreté, la bassesse des sentiments. **Vous êtes le seul au monde qui puissiez me parler de votre v...en me donnant l'impression de lire du Bossuet (1).** C'est exactement cela. Et c'est exquis.

Les bêtes sont exquises. Khosroès peut crotter devant mes yeux et je trouve cela plus délicat que la conversation d'une femme du monde. Bêtes séraphiques ! Vous souvenez-vous du Zoo ?

Maman était à Bruxelles quelques jours, ce qui m'a permis de constater que je savais faire la cuisine très convenablement. Papa était bien soigné. Certainement, je m'y entends mieux que la grande majorité des jeunes filles qui ne sont pourtant pas toutes docteur-ès-lettres. Je réussis particulièrement la soupe aux pois avec des rondelles de saucisse.

Vous souvenez-vous que Chateaubriand, lorsqu'il était à l'armée des princes, excellait dans la confection de la soupe aux choux ?

Papa, comme tous les ans, partira en janvier pour le Maroc. Comme tous les ans également, il fera une petite randonnée, avec détachement et mitrailleuse, dans les régions inviolées. Il m'a dit que si vous vouliez venir avec lui, il serait très heureux. J'ai objecté vos balles au derrière (2) et ce fait que vous ne pouviez pas rouler plus de 30 km. en auto par jour. On fait au moins 600.

Bonjour divin. Bonne fête de Noël. Et bonne santé. Avez-vous vu que Pâques, cette année, tombe un 21 avril ? Moi qui, il y a longtemps déjà, rêvais de vous épouser un 20 avril !

Alice.

P.S. Je veux finir comme Sénèque, dans ses lettres à Lucilius, par une citation. Connaissez-vous ceci, de Baudelaire ?

« La beauté du corps est un sublime don,

Qui de toute infamie arrache le pardon. »

Comme cela va profond en moi ! Comme j'aime cela !

Notes :

(1) Trois grands points d'exclamation jetés dans la marge par Montherlant.

(2) Montherlant fut blessé en 1918. Montherlant fut un soldat courageux ; en arrivant sur le front, à 23 ans, il prend consciemment le risque d'y laisser sa vie, et au minimum, d'y être blessé. Et c'est ce qui arriva ! Le 6 juin 1918, son unité subit un tir d'artillerie. Son sous-officier est tué devant lui. Montherlant, simple soldat, comptera parmi les blessés. Il a sept éclats d'obus dans le dos, l'épaule et les reins. Une opération ne permettra de retirer qu'un des sept éclats. Il souffrira toute sa vie de cette blessure qui, à l'époque, fut considérée comme superficielle. Il en donnera le récit dans *Mors et Vita*. Il dira qu'il l'avait bien cherché. Il reçut la croix de guerre.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**Alger. Poste restante 28.12.34**

Chère Mademoiselle,

En place de la dinde traditionnelle de Noël, c'est l'Hippogriffe, le cadavre de l'Hippogriffe lui-même, avec une sauce aux câpres, que je vous convie à manger avec moi en cette fin d'année. Sérieusement, je vous envoie mes vœux amicaux.

Mais des vœux de quoi ? Ne sortirez-vous pas de l'impasse hippogriffale ?

Ce n'est pas tout d'apprendre le lapon, le patagon, etc...

Mais j'espère que dès à présent vous avez renoncé à cette idée. Il faut faire travailler son intelligence, ou son expérience humaine, et non sa mémoire. Apprendre des langues n'est pas digne de vous.

Il fait ici un mois de décembre exceptionnel de beauté. Souvent 21° et même 23° à l'ombre. Aujourd'hui encore, le soleil, si on y reste ½ heure, est trop fort.

Je travaille dans le calme et la liberté d'esprit. Je ne sais quand je rentrerai. Février ?

J'aurais voulu voir Chateaubriand faire la soupe aux choux. Je me méfie.

J'écris un acte des Crétois, l'acte de Pasiphaë qui paraîtra à la n.r.f. Et, entretemps une conférence sur la possession de soi-même (ou « l'homme devant l'actualité ») que je ferai aux vieilles dames de la société des Conférences, le 8 mars. J'y dirai des choses épouvantables, mais que personne ne comprendra, et qu'on trouvera très bien, parce qu'il est entendu qu'une conférence à la Sté des Conf. Ne peut être que de tout repos.

En 1935, paraîtra un roman de moi, écrit en 1930, Les Jeunes Filles, tout recouvert de l'ombre de l'Hippogriffe. On parlera d'ailleurs de Lui, avec les exécutions nécessaires et rituelles.

Bien amicalement

M.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Dimanche 30 déc. 34

Cher Ry, je suis toujours un peu inquiète quand vous n'écrivez pas. Non que je craigne pour votre amitié : je sais qu'elle tient. Mais je crains pour votre santé. Comment allez-vous ?

J'ai vu que vous prépariez un nouveau livre « Les Jeunes Filles » : racontez-moi cela. Ne croyez-vous pas, après notre expérience de six années, que l'amitié homme-femme aboutit par une pente douce mais presque inéluctable au mariage ? A moins qu'il y ait rupture, évidemment. Mais si la jeune fille est droite, il n'y aura pas rupture.

Je suis plongée dans les Lettres à Lucilius. **Certainement, la morale de ces patriciens de l'âme était plus élevée que notre morale chrétienne. Je me dis que Sénèque devait sourire des chrétiens de son époque et de leur pauvre système des peines et des récompenses après la mort : il avait plus difficile à leur offrir !** (1) Du reste, nous avons une preuve infaillible que le christianisme était inférieur aux hautes philosophies païennes : c'est qu'il a triomphé. C'est toujours la canaille qui triomphe. Cher Ry, voudriez-vous faire plaisir à votre amie ? Si au lieu d'aller à Menton, je venais cette année à Alger, est-ce que nous pourrions nous voir ?

J'aime mieux vous le demander à l'avance, trouvant ridicule de faire dépenser dix mille francs à mes parents pour courir à une déception. (Il est trop clair qu'Alger sans vous serait pour moi une déception.)

Je ne vous demande pas grand-chose ; je respecterais votre mystérieux domicile; vous me montreriez seulement les choses que vous aimez, les gosses arabes, les chameaux et la mer, et vous viendriez de temps en temps dîner à mon hôtel avec nous. C'est tout. Voulez-vous ? A vous, bien amicalement, Alice

Ne répondez pas par la voix du silence, s.v.p.

Note : (1) souligné par Montherlant avec VU dans la marge

\*\*\*\*\*

**Quelques hippogriffes parmi d'autres...**





